

LES HYMNES HOMÉRIQUES

Traduction d'Ernest Falconnet

1817

Préambule

Les Hymnes homériques sont une collection de courts poèmes épiques, qui dans l'Antiquité étaient souvent attribués à Homère, d'où leur nom. Aujourd'hui, on estime que le plus vieux des hymnes, celui à Déméter remonte à l'époque d'Hésiode. Chacun des hymnes est dédié à un dieu, et est destiné à être chanté par l'aède en guise de prélude ou proème (du grec ancien προοίμιον *prooimion), avant de passer à une œuvre plus longue.*

1. – À Apollon.

Je n'oublierai point Apollon qui lance au loin ses flèches, Apollon qu'honorent les dieux quand il s'avance dans le palais de Jupiter. Dès qu'il s'approche, dès qu'il tend son arc redoutable, toutes les divinités abandonnent leurs sièges. Latone seule reste aux côtés du roi de la foudre. Elle relâche la corde ; elle ferme le carquois, de ses mains elle enlève l'arc des fortes épaules d'Apollon et le suspend, par une cheville d'or, à la colonne de son père. Puis elle le conduit sur un trône superbe.

Jupiter accueille son fils et lui présente le nectar dans une coupe d'or : tous les immortels reprennent ensuite leurs places, et l'auguste Latone est fière d'avoir enfanté ce fils illustre qui porte un arc redoutable.

Salut, mère fortunée, ô Latone ! vous avez donné le jour à des enfants glorieux, le grand Apollon et Diane qui se plaît à lancer des flèches ; elle naquit dans Ortygie, lui, dans l'âpre Délos, lorsque vous reposiez sur les hauteurs du mont Cynthus, auprès d'un arbre et non loin des sources de l'Ynope. Comment vous honorer dignement, ô Phébus, digne des plus grandes louanges ? C'est à vous qu'on attribue de toutes parts les lois de l'harmonie, soit sur le fertile continent, soit dans les îles. Vous aimez les rochers, les âpres sommets des hautes montagnes, les fleuves qui se précipitent dans la mer, les promontoires penchés sur les flots, et les vastes ports de l'océan. Latone vous enfanta le premier, ô vous qui charmez les mortels. Elle était alors couchée sur le mont Cynthus dans une île sauvage, dans la maritime Délos, où le flot bleuâtre, poussé par la douce haleine des vents, vient se briser sur le rivage. C'est de là que vous êtes

parti pour régner sur tous les hommes, sur tous ceux que renferment la Crète, la ville d'Athènes, l'île Égine, l'Eubée, célèbre par ses vaisseaux, Aigée et Irésie et Péparéthe, voisine de la mer, l'Athos de Thrace, les sommets élevés du Pélion, la Samothrace, les monts de l'Ida couverts d'ombrages, Scyros, Phocée, la montagne élevée d'Autocane, Imbros aux riches palais, Lemnos d'un abord si rude, la divine Lesbos, séjour de Macare, descendant d'Éole, Chio, la plus féconde de toutes les îles qui sortent du sein des mers, la pierreuse Mimas, les hauteurs du Coryce, la brillante Claros, la vaste montagne d'Esagée, l'humide Samos, les sommets élevés de Mycale, Milet, Cos, ville des Méropes, la haute Cnide, Carpathe, battue des vents, Naxos, Paros et Rhénée, hérissée de rochers. Latone, près d'accoucher d'Apollon, fut obligée de parcourir toutes ces contrées pour en trouver une qui voulût offrir un asile à son fils : mais toutes furent saisies de crainte et de terreur et nulle n'osa, quoique fertile, recevoir Apollon. Enfin, la vénérable Latone arriva à Délos et s'adressant à cette île elle prononça ces paroles :

– Délos, donne un asile à mon fils, place-le dans un temple somptueux. Nul, jusqu'à ce jour, n'approcha de tes bords et ne t'adressa ses voeux : ni troupeaux de boeufs, ni troupeaux de brebis ne t'enrichissent : tu ne produis pas de vignes, tu ne produis aucune espèce de plante. Mais bâtis un temple au puissant Apollon et aussitôt tous les hommes rassemblés en foule t'immoleront des hécatombes ; ce roi te fécondera toujours, les dieux te protègeront, et quoique ton sol ne soit pas fertile, les étrangers t'apporteront des sacrifices dont la fumée s'élèvera vers les cieux.

Elle dit. Délos, remplie de joie, lui répondit en ces mots :

– Latone, fille illustre du grand Céus, c'est avec plaisir que je recevrai à sa naissance le dieu qui doit un jour lancer au loin ses flèches ; car il est vrai que je suis méprisée des mortels, et alors, au contraire, je serai comblée d'honneurs. Mais je redoute une parole, ô Latone ! et je ne vous la cacherai point : on dit qu'Apollon deviendra terrible ; que sa domination s'étendra sur

les immortels et les faibles humains habitants de la terre féconde. Je crains donc au fond de mon âme que lorsque ce dieu verra les rayons du soleil il ne me méprise, moi qui suis stérile, et que, me frappant du pied, il me précipite dans les abîmes de la mer. Alors un flot en tourbillonnant m'engloutirait tout entière et pour toujours. Lui, cependant, irait chercher une contrée plus agréable pour y posséder un temple et des bols sacrés, et alors les polypes construiraient leurs demeures sur mon sol, les noirs phoques y bâtiraient leurs habitations pendant l'absence des peuples. Je me rends cependant à vos désirs, ô déesse, si vous consentez à jurer avec serment qu'en ces lieux Apollon bâtira son temple magnifique pour être l'oracle des hommes, puisque dans la suite ce dieu doit être honoré sous plusieurs noms par tous les mortels.

Ainsi parla Délos : alors Latone prenant la parole prononça ainsi le serment terrible des dieux :

– Je le jure maintenant par la terre, par les cieux élevés et par l'onde souterraine du Styx, serment le plus redouté des dieux immortels : ici seront pour toujours l'autel odorant et le chant consacré à Phébus, et lui t'honorera plus que toutes les contrées.

Dès qu'elle a prononcé ce serment, Délos se réjouit de la naissance du dieu qui lance au loin ses traits. Alors pendant neuf jours et pendant neuf nuits, Latone fût déchirée par les cruelles douleurs de l'enfantement. Toutes les déesses les plus illustres sont rassemblées autour d'elle. Dionée, Rhéa, Thémis qui poursuit les coupables, la gémissante Amphitrite, toutes, à l'exception de Junon aux bras d'albâtre : celle-ci resta dans le palais du formidable Jupiter. Cependant la seule Ilythie, déesse des accouchements, ignorait cette nouvelle ; elle était assise au sommet de l'Olympe dans un nuage d'or et fut retenue par les conseils de Junon qui ressentait une fureur jalouse parce que Latone à la belle chevelure devait enfanter un fils puissant et irréprochable.

Alors pour amener Ilythie, les autres déesses envoyèrent de

Délos la légère Iris en lui promettant un collier mêlé de fils d'or et long de neuf coudées. Elles lui recommandent surtout de l'avertir à l'insu de Junon, de peur qu'elle ne l'arrête par ses paroles. Iris, aussi prompte que les vents, ayant reçu cet ordre, s'élance et franchit l'espace en un instant. Arrivée à la demeure des dieux sur le sommet de l'Olympe, elle appela Ilythie du seuil du palais et lui redit fidèlement toutes les paroles comme le lui avaient recommandé les habitantes des célestes demeures. Elle persuada l'âme d'Ilythie et toutes deux s'envolent semblables à de timides colombes. Lorsque la déesse qui préside aux enfantements arriva â Délos, Latone était en proie aux plus vives douleurs. Sur le point d'accoucher elle entourait de ses bras un palmier et ses genoux pressaient la molle prairie. Bientôt la terre sourit de joie ; le dieu paraît à la lumière ; toutes les déesses poussent un cri religieux. Aussitôt, divin Phébus, elles vous lavent chastement et vous purifient dans une onde limpide et vous enveloppent dans un voile blanc, tissu délicat nouvellement travaillé qu'elles nouent avec une ceinture d'or. Latone n'allaita point Apollon au glaive étincelant. Thémis, de ses mains immortelles, lui offrit le nectar et la divine ambroisie. Latone fut alors comblée de joie d'avoir enfanté ce fils vaillant qui porte un arc redoutable.

Mais vous, ô Phébus ! à peine eûtes-vous goûté la céleste nourriture, que les ceintures d'or ne purent retenir votre impétuosité : les liens ne vous arrêtent plus, vous déchirez vos langes. Soudain le brillant Apollon dit aux déesses :

– Qu'on me donne une lyre harmonieuse et des arcs recourbés et désormais je révélerai aux hommes les oracles certains de Jupiter.

En parlant ainsi, Phébus à la forte chevelure et qui lance au loin ses traits s'avançait fièrement sur la terre féconde. Les déesses étaient frappées d'étonnement. Délos parait couverte d'or à la vue du fils de Jupiter et de Latone. Elle se réjouit que ce dieu puissant l'ait choisie entre toutes les îles pour y fixer sa demeure et que son coeur l'ait préférée. Elle brille d'un vif éclat comme le sommet de la montagne couronnée des fleurs de la

forêt.

Ô divin Apollon, vous qui portez un arc d'argent et lances au loin vos flèches, tantôt vous gravisses les rochers da Cynthius, tantôt vous visitez les hommes et les îles qu'ils habitent. Des temples nombreux et des bois ombragés s'élèvent en votre honneur. Vous aimez les rochers, les âpres sommets des montagnes et les fleuves qui se précipitent dans la mer. Mais, ô Phébus, Délos est le lieu le plus cher à votre coeur ; c'est là que se réunissent les Ioniens à la robe traînante avec leurs enfants et leurs épouses vénérables : c'est là qu'ils essaient de vous charmer en se livrant aux combats du pugilat, de la danse et du chant. Si quelqu'un voyait les Ioniens rassemblés, il les dirait immortels et exempts de vieillesse. Le coeur se réjouit en voyant ces héros gracieux, leurs femmes ornées de ceintures, leurs vaisseaux rapides et leurs trésors abondants. Mais il est encore un grand prodige dont la gloire est impérissable, ce sont les filles de Délos elles-mêmes, prêtresses du dieu qui lance au loin ses traits. Elles célèbrent d'abord la gloire d'Apollon, puis elles rappellent Latone et Diane jalouse de ses flèches ; elles chantent aussi les héros anciens et leurs épouses et charment la foule des humains. Elles savent imiter les danses et les chants de tous les peuples. On dirait que chacun d'eux parle lui-même, tant ces belles voix imitent facilement leurs accords.

Soyez-nous favorables, Apollon et Diane. Salut à vous, ô leurs prêtresses. Ressouvenez-vous de moi dans l'avenir, et si jamais parmi les hommes quelque voyageur malheureux vous interroge et vous dit :

– Jeunes filles, quel est le plus illustre des chanteurs qui fréquentent cette île ? Lequel vous charma davantage ?

Pleines de bienveillance pour moi, puissiez-vous répondre :

– C'est le chanteur aveugle. Il habite dans la montagneuse Chio : ses chants conserveront une éternelle renommée dans les siècles futurs.

Quant à moi, je redirai votre gloire par toute la terre jusqu'au sein des villes populeuses : les hommes seront

convaincus, car c'est la vérité.

Non, je n'oublierai point Apollon qui lance au loin ses traits. Je chanterai le dieu qui porte un arc d'argent, le dieu qu'enfanta Latone à la blonde chevelure.

Ô Apollon, qui possédez la Lycie, l'agréable Méonie et l'aimable ville de Milet, située au bord de la mer, vous étendez aussi votre puissance sur Délos, qu'entourent les ondes. Le fils de la blonde Latone, faisant résonner une lyre harmonieuse, s'avance vers l'âpre contrée de Pytho, revêtu d'habits immortels et tout parfumé d'essences ; son archet d'or fait rendre à l'instrument les sons les plus mélodieux. Puis abandonnant la terre, il s'élève jusqu'à l'Olympe, et, rapide comme la pensée, pénètre dans les demeures de Jupiter pour se rendre à l'assemblée des dieux ; aussitôt les immortels consacrent tous leurs instants au chant et à la lyre. Toutes les muses font entendre leurs voix mélodieuses : elles chantent l'éternelle félicité des dieux et les souffrances des hommes qui vivent dans l'erreur et la faiblesse, sous la domination des immortels, et ne peuvent trouver aucun asile contre la mort, aucun remède contre la vieillesse. Les Grâces à la chevelure superbe, les Heures bienveillantes, Hébé, l'Harmonie, et Vénus la fille de Jupiter forment les choeurs des danses en se tenant par la main ; une divinité grande et admirable à voir et qui certes n'est pas une faible déesse, Diane, heureuse de ses flèches et la soeur d'Apollon, les accompagne d'une voix mélodieuse. Mars et le meurtrier vigilant d'Argus se joignent à ces jeux. Enfin le brillant Apollon lui-même joue de la lyre en marchant dans la splendeur de sa grâce et de sa fierté. Il brille d'une vive lumière, l'éclat de ses pieds et de sa longue tunique rayonne au loin. Latone à la blonde chevelure et le puissant Jupiter ressentent une vive joie dans leur âme en voyant leur fils se mêler ainsi aux jeux de la troupe immortelle.

Comment vous comblerai-je d'assez d'honneurs, ô vous digne des plus grandes louanges ? Chanterai-je vos plaisirs et vos amours lorsque, pour vous unir à la jeune Azantide, vous luttâtes avec le noble Ischys, vaillant cavalier issu d'Élation ? ou

bien avec Phorbas, fils de Triopée, avec Érechtée, avec Leucippe et son épouse, vous à pied, lui monté sur un char ?… Ou bien dirai-je, ô Apollon, toutes les contrées que vous avez parcourues cherchant un lieu propice pour rendre vos oracles aux mortels ?

D'abord en quittant l'Olympe, vous êtes venu dans la Piérie, dans Lectos, dans Émathie, dans le pays des Éniens et parmi les Perrhèbes ; vous avez visité Iolchos et Cénée, promontoire de l'Eubée, célèbre par ses navires. Vous êtes resté quelque temps dans les champs de Lélanté, mais votre coeur ne trouva pas ce pays assez beau pour y bâtir un temple au milieu d'un bois ombragé. De là, vous avez franchi l'Euripe, divin Apollon ; vous avez traversé une montagne verdoyante ; vous êtes parvenu en peu d'instants à Mycalèse et jusque dans Teumèse aux gras pâturages. Enfin vous êtes arrivé à Thèbes dont le sol était couvert de bois. Les hommes n'habitaient point encore la ville sacrée de Thèbes ; ni chemins, ni sentiers ne traversaient alors cette vaste plaine fertile ; on n'y voyait qu'une forêt immense.

Divinité puissante, vous n'avez pas tardé à quitter ces lieux ; vous êtes venue dans Oncheste où s'élève le bois sacré de Neptune. C'est là que le jeune coursier nouvellement dompté respire fortement de ses naseaux après avoir traîné le char magnifique. Le conducteur habile s'élance à terre et abandonne le char qui poursuit sa course. Désormais sans guide, les chevaux s'emportent avec rapidité. S'ils arrivent jusqu'au bois ombragé, des serviteurs détellent les coursiers dont ils prennent soin et rangent le char en l'inclinant. Ainsi fut établie cette fête dans l'origine. Ensuite les peuples implorent Neptune pour que le destin conserve le char de ce dieu.

Bientôt vous avez abandonné ces lieux, divin Apollon ; vous êtes arrivé sur les bords riants du Céphise qui roule ses ondes limpides loin de Litée. Vous avez franchi la ville d'Ocalie aux nombreuses tours, et vous êtes parvenu dans les prairies d'Aliartes près de la fontaine Telphuse. Ce lieu était propice pour construire un temple et planter un bois ombragé. Vous vous êtes alors approché de la fontaine et vous lui avez adressé ces paroles :

– Telphuse, j'ai résolu de bâtir en ces lieux un temple superbe pour y rendre mes oracles aux mortels. Ils m'immoleront de magnifiques hécatombes et viendront me consulter de tous les lieux de la terre, du fertile Péloponèse, de l'Europe ou des îles. Je leur ferai connaître à tous un avenir certain et je rendrai des oracles dans ce temple somptueux.

En parlant ainsi, Apollon posait les fondements d'un temple vaste et solide. Delphuse l'ayant vu s'irrita jusqu'au fond de l'âme et fit entendre ces paroles :

– Écoutez-moi, puissant Phébus qui lancez au loin vos traits, je veux déposer une parole en votre sein : vous avez résolu de construire en ces lieux un temple superbe pour rendre vos oracles aux mortels qui viendront vous immoler d'illustres hécatombes. Mais sachez-le et retenez bien ce discours dans votre pensée : vous serez sans cesse troublé par le bruit des coursiers rapides et des mules qui viendront se désaltérer à mes sources sacrées. Ici les hommes préfèrent le spectacle des chars solides et le bruit des coursiers qui fendent l'air à l'aspect d'un temple spacieux et renfermant d'abondantes richesses. Laissez-vous donc persuader, illustre divinité, bien plus grande, bien plus puissante que moi, et dont la force est immense ; et construisez un temple à Crissa dans une vallée du Parnasse. Là jamais on ne voit de chars magnifiques ; le bruit des rapides coursiers ne retentira jamais autour de votre autel magnifique. Les mortels viendront offrir leurs sacrifices au divin Jopean ; vous, le coeur plein de joie, vous recevrez leurs pompeuses offrandes.

Par cet habile discours Telphuse persuada le dieu qui lance au loin ses traits. Elle voulait conserver et ne pas se laisser ravir par Apollon la gloire de régner sur cette contrée.

Vous avez donc quitté ces lieux, ô puissant Apollon, et vous êtes venu dans la ville des Phlégiens, hommes pleins d'audace, méprisant Jupiter, qui habitent une riche vallée prés du lac Céphise. Vous avez monté en courant jusqu'au sommet de la montagne, vous êtes arrivé à Crissa sur le neigeux Parnasse, à

l'endroit où cette montagne est battue du souffle du zéphyr. Là, de vastes rochers qui pendent sur l'abîme forment une vallée âpre et profonde ; le brillant Phébus conçut le dessein d'y construire un temple magnifique et prononça ces paroles :

– J'ai résolu de bâtir en ces lieux un temple superbe pour y rendre mes oracles aux mortels. Ils m'immoleront de magnifiques hécatombes et viendront me consulter de tous les lieux de la terre, du fertile Péloponnèse, de l'Europe ou des îles. Je leur ferai connaître à tous un avenir certain et je rendrai des oracles dans ce temple somptueux.

En parlant ainsi le divin Apollon jeta les fondements de son temple vaste et solide. Sur ces fondements Agamède et Trophonius, tous deux fils d'Ergine et chers aux dieux immortels, posèrent le seuil. Les nombreuses tribus des hommes bâtirent avec des pierres polies un temple qui devait être à jamais célèbre. Près de ce temple était une fontaine limpide où Apollon tua de son arc redoutable une hydre énorme, affreuse, monstre sauvage et altéré de sang qui accablait de maux nombreux les hommes et les troupeaux de brebis. Autrefois cette hydre, protégée par Junon au trône d'or, avait nourri l'infâme Typhon, la terreur des mortels, ce fils de Junon, qu'elle avait enfanté dans son indignation contre Jupiter lorsqu'il conçut dans son cerveau l'illustre Minerve. Pleine de courroux l'auguste Junon adressa ce discours aux immortels assemblés :

– Écoutez-moi, dieux et déesses, le formidable Jupiter est le premier qui me méprise après m'avoir choisie entre toutes pour être son épouse vertueuse. Loin de moi maintenant, il a conçu la superbe Pallas, célèbre entre toutes les déesses fortunées, tandis que mon fils Vulcain aux pieds mutilés est né le plus faible de toutes les divinités ; moi-même quand je lui donnai le jour, je le saisis et je le précipitai dans la vaste mer ; mais la fille de Nérée, Thétis aux pieds d'argent, le reçut et le nourrit avec ses sœurs. Ah ! Jupiter devait honorer plus dignement les dieux. Insensé ! perfide ! quel autre dessein médites-tu donc maintenant ? Comment seul as-tu pu concevoir la pensée d'enfanter la belle Minerve ? N'aurais-je pu l'enfanter aussi,

moi, nommée ton épouse par tous les immortels qui règnent dans les cieux ? Hé bien ! moi aussi je veux employer toute mon habileté pour qu'il me naisse un fils qui soit célèbre entre tous les dieux ; je n'outragerai ni ta couche ni la mienne, je ne partagerai point ton lit, et quoique éloignée de toi je vivrai parmi les dieux immortels.

Elle dit, et s'éloigne des dieux le coeur dévoré de chagrin. Aussitôt l'auguste Junon forme des voeux, et de sa main frappant la terre elle prononce ces paroles :

– Écoutez-moi, Terre, Cieux élevés, et vous, dieux Titans, qui dans des abîmes horribles habitez au fond du Tartare, vous qui avez donné naissance aux dieux et aux hommes, écoutez-moi tous maintenant, et procurez-moi sans l'aide de Jupiter, un fils dont la force ne lui soit pas inférieure, mais qui soit aussi supérieur à Jupiter que Jupiter est supérieur à Saturne.

Junon parle ainsi et frappe le sol d'une main vigoureuse ; la terre féconde en est ébranlée, et Junon se réjouit dans son âme car elle pense que ses voeux sont exaucés. Durant une année entière elle ne partagea pas la couche de Jupiter, et comme autrefois ne prit point place sur le trône magnifique d'où souvent elle dicta de sages conseils ; mais elle resta dans les temples remplis de ses nombreux adorateurs ; elle se plut à recevoir leurs sacrifices. Les jours et les mois s'étant écoulés et les heures dans leur cours ayant amené le terme de l'année, cette divinité enfanta un fils différent des dieux et des hommes, l'horrible et funeste Typhon, la terreur des mortels. Junon prenant ce monstre dans ses bras le porte à l'hydre épouvantable ; celle-ci le reçut. Cette hydre causait des maux innombrables aux humains ; quiconque s'offrait â sa vue trouvait la mort, jusqu'au moment où le puissant Apollon la frappa d'une flèche terrible. Alors l'hydre en proie aux plus vives douleurs, respirant à peine, se roule sur le sable, pousse d'affreux sifflements, se tord en tous sens, se précipite au milieu de la forêt ; et dans son souffle empesté exhale sa sanglante vie. Cependant Apollon s'écriait dans la joie de son triomphe :

– Que ton corps desséché pourrisse sur ce sol fertile ; tu ne seras plus le fléau des mortels qui se nourrissent des fruits de la terre féconde et ils viendront m'immoler ici de magnifiques hécatombes ; ni Typhée, ni l'odieuse Chimère ne pourront t'arracher à la mort, mais la terre et le soleil dans sa carrière céleste feront pourrir ici ton cadavre.

Ainsi dit Apollon fier de sa victoire. Une ombre épaisse couvre les yeux du serpent ; échauffé par les rayons du soleil il tombe en pourriture. Voilà comment cette contrée prit le nom de Pytho : les habitants donnèrent au dieu le nom de Pythien, parce qu'en ces lieux le soleil de ses rayons dévorants a pourri ce monstre terrible. Apollon s'apercevant alors que la brillante fontaine l'a trompé, plein de courroux, se rend prés de Telphuse et lui adresse ces paroles :

– Telphuse, tu ne devais point me tromper pour régner seule sur cette charmante contrée où s'écoulent tes ondes limpides ; je veux que ma gloire brille en ces lieux et non la tienne seulement.

Le puissant Apollon précipite aussitôt sur la fontaine le promontoire et ses roches élevées ; il cache sa source et construit un autel au milieu d'un bois sacré non loin des eaux murmurantes. Les peuples le surnommèrent Telphusien parce qu'il enleva tous les honneurs à la fontaine sacrée de Telphuse.

Cependant le divin Apollon réfléchissait au fond de son âme quels hommes seraient ses ministres pour le servir dans l'âpre Pytho.

Tandis qu'il agite ces pensées dans son sein, il aperçoit sur la vaste mer un vaisseau rapide ; dans ce vaisseau se trouvaient beaucoup d'hommes pleins de courage, des Crétois arrivant de Gnosse, ville de Minos, destinés à offrir un jour des sacrifices à la divinité, à publier les oracles du brillant Apollon au glaive d'or, lorsqu'il annoncera ses prophéties immortelles dans les vallons du Parnasse. Ces Crétois, dans l'intention de faire le négoce et d'amasser des richesses, voguaient sur leur léger navire vers la sablonneuse Pylos et les hommes qui l'habitent.

Apollon les ayant découverts se précipite dans les ondes et, sous la forme d'un dauphin, se place sur le navire comme un monstre immense et terrible. Aucun des nautoniers ne le remarqua, aucun ne l'aperçut, mais chaque fois que le dauphin s'agitait, il remuait toutes les poutres du vaisseau ; les matelots tremblants restaient assis et gardaient le silence ; ils ne tendaient point les cordages, ils ne déployaient pas les voiles, mais ils naviguaient toujours dans la même direction où d'abord ils avaient été lancés à force de rames. Nôtus, de son souffle impétueux, poussait avec force le rapide navire. D'abord ils doublèrent le cap Maléa, côtoyèrent la Laconie, Hélos située sur les bords de la mer et le pays du soleil fécondant, Ténare, où paissent toujours les troupeaux du puissant Soleil, qui règne seul dans cette charmante contrée.

C'est la que les Crétois voulaient arrêter leur vaisseau, et voir, en descendant, si le monstre resterait sur le pont du navire, ou s'il se plongerait dans l'onde poissonneuse : mais le vaisseau aux larges flancs refuse d'obéir au gouvernail ; il continue sa route en côtoyant le fertile Péloponèse. Le puissant Apollon de son souffle le dirige sans effort ; le navire poursuit sa course rapide, il passe devant Arène, l'agréable Thryos où l'Alphée offre un gué facile, devant la sablonneuse Pylos et les hommes qui l'habitent. Il franchit Crune, la Chalcide, Dyme, et la divine Élide où règnent les Épéens. Après avoir franchi les rivages de Phère, on vit se dessiner au sein des nuages la haute montagne d'Ithaque, Samé, Dulichium, et la verte Zacynthe. Puis le navire ayant côtoyé tout le Péloponnèse, on découvrit le vaste golfe de Crissa, qui lui sert de limite. En cet instant un vent violent et serein, le zéphyr, obéissant à la volonté de Jupiter, se précipite des cieux, afin que le vaisseau fende plus rapidement de sa proue les flots salés de la mer. En ce moment les Crétois se dirigent vers l'aurore et le soleil. Un dieu les guide, c'est Apollon, fils de Jupiter : ils arrivent bientôt dans l'heureuse Crissa, fertile en vignes ; ils entrent au port, le large vaisseau s'enfonce dans le sable.

Apollon s'élance aussitôt du navire, pareil à un météore qui

paraîtrait en plein jour : mille rayons lui forment une auréole, et sa splendeur monte jusqu'aux cieux. Le dieu pénètre en son sanctuaire au milieu des trépieds sacrés.

Lui-même brille d'une vive flamme, signe de sa présence, et son éclat se répand sur toute la ville de Crissa : les épouses des Crisséens et leurs filles aux belles ceintures jettent vers le ciel un cri religieux à l'apparition d'Apollon. Chacun est saisi de crainte. Aussitôt Phébus, rapide comme la pensée, s'élance sur le navire sous les traits d'un héros vigoureux et vaillant, resplendissant de la fleur de l'âge, et sa chevelure flottant sur ses larges épaules ; alors il s'adresse aux Crétois et leur dit ces paroles :

– Qui donc êtes-vous, ô étrangers ? De quels pays venez-vous à travers les plaines liquides ? Est-ce pour vous livrer au commerce ou bien errez-vous au hasard comme des pirates, jouant leur vie et fendant la mer, pour surprendre et ravager les nations lointaines ? Pourquoi rester ainsi immobiles et tremblants, ne pas descendre à terre et ne pas enlever les agrès du navire ? C'est cependant ainsi que font les nautoniers lorsque, après les fatigues d'une longue traversée, ils touchent enfin aux rivages : car alors ils éprouvent un vif désir de prendre une douce nourriture.

Par ces paroles le dieu renouvelle leur courage, et le chef des Crétois lui répond en ces mots :

– Étranger, qui par votre figure et votre taille ne ressemblez point aux hommes, mais aux dieux immortels, salut ! Soyez comblé de félicité et que les habitants de l'Olympe vous accordent tous les biens. Parlez-moi avec sincérité et faites-moi connaître ce peuple et ce pays. Quels hommes sont nés en ces lieux ? Nous désirons aller à Pylos. Nous sommes partis de la Crète où nous nous glorifions d'être nés, et nous avons franchi les vastes mers. Maintenant, impatients du retour, c'est malgré nous que notre vaisseau nous a conduits en ces lieux par une autre route et par d'autres chemins. Une divinité nous a amenés ici contre notre volonté.

– Étrangers, répondit le grand Apollon, ô vous qui jusqu'à ce jour avez habité Cnosse couronnée de forêts, vous ne reverrez plus cette ville aimable, vous ne reverrez plus vos riches demeures ni vos épouses chéries, mais vous resterez ici pour garder mon temple, et vous serez honorés par de nombreux mortels. Je suis le fils de Jupiter, je me glorifie d'être Apollon : c'est moi qui vous ai guidés en ces lieux, à travers les mers immenses sans mauvais dessein, mais afin que vous soyez les gardiens de mon temple et que vous receviez les hommages de tous les peuples. Vous connaîtrez les desseins des dieux, et par leurs volontés vous serez à jamais comblés d'honneurs. Mais obéissez de suite à mes ordres, pliez les voiles, tirez le navire sur le rivage, enlevez promptement les richesses et les agrès qu'il contient, et construisez un autel sur le bord de la mer. Puis vous allumerez le feu, vous y jetterez la blanche fleur de farine et vous prierez en vous tenant debout autour de l'autel : vous implorerez Apollon Delphien, parce que c'est moi qui, sous la forme d'un dauphin, ai dirigé votre vaisseau à travers les flots azurés : l'autel, qui recevra de même le nom de Delphien, subsistera toujours. Préparez le repas près du navire et faites des libations en l'honneur des dieux immortels de l'Olympe. Quand vous aurez pris abondamment la douce nourriture, vous m'accompagnerez en chantant io ! péan ! jusqu'à ce que vous arriviez aux lieux où s'élèvera mon riche temple.

Il dit. Les Crétois obéissent à l'ordre qu'ils ont entendu : ils plient les voiles et détachent les câbles ; ils abaissent le mât en le soutenant avec des cordages, puis ils se répandent sur le rivage de la mer. Ils tirent le navire dans le sable, l'étaient avec de larges poutres et construisent un autel sur la grève. Ils allument le feu, ils y jettent la blanche fleur de farine et prient debout autour de l'autel, ainsi que le dieu l'avait ordonné. Tous ensuite préparent le repas non loin du navire et font des libations en l'honneur des habitants fortunés de l'Olympe. La faim et la soif étant apaisées, ils quittent ces bords. Le fils de Jupiter, Apollon, les précéda, tenant une lyre dans ses mains et la faisant résonner en accents mélodieux : il s'avance avec une

démarche haute et fière. Les Crétois l'accompagnent jusque dans Pythos en chantant io ! péan ! ; car tels sont les péans des Crétois, hymnes sacrés, chants sublimes qu'une muse leur a inspirés. Sans nulle fatigue ils franchissent à pied la colline et parviennent bientôt sur la riante colline du Parnasse, où le dieu devait habiter et recevoir les hommages de tous les peuples de la terre. Apollon, qui les conduit, leur montre les riches parvis du temple. Leur âme est émue dans leur poitrine, et le chef des Crétois, interrogeant le dieu, lui adresse ces paroles :

– Roi puissant, vous nous avez conduits loin de notre patrie et de nos amis, c'est là votre volonté ; mais désormais comment subsisterons-nous ? Nous vous supplions de nous l'apprendre. Ces lieux ne produisent ni vignobles agréables, ni fertiles pâturages, ni rien de ce qui peut rendre heureux dans la société des hommes.

Apollon lui répond aussitôt avec un doux sourire :

– Hommes faibles et infortunés, pourquoi donc abandonner ainsi votre âme aux soins, aux travaux pénibles, aux noirs chagrins ? Je vais vous donner un conseil facile à suivre ; conservez-le dans votre souvenir. Chacun de vous, tenant un glaive dans sa main droite, immolera tous les jours une brebis, car vous aurez en abondance les victimes que viendront m'offrir les différents peuples du monde. Soyez donc les gardiens de ce temple ; accueillez les hommes qui se réuniront ici par mon inspiration, lors même que leurs actions et leurs paroles seraient choses vaines ou même seraient une injure, comme il arrive souvent aux faibles mortels. Ensuite viendront d'autres hommes qui vous serviront de guides : vous leur serez soumis par nécessité. Crétois, je t'ai dit toutes ces choses : que ton âme les conserve dans son souvenir.

Salut ! ô fils de Jupiter et de Latone ! Je ne vous oublierai jamais, et je passe à un autre chant.

2. – À Mercure.

Muse, célèbre Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, roi de Cyllène et de l’Arcadie, fertile en troupeaux, bienveillant messager des dieux qu’enfanta l’auguste et belle Maïa, après s’être unie d’amour à Jupiter. Éloignée des dieux fortunés, elle habitait un antre ombragé. C’est là que le fils de Saturne, profitant d’une nuit obscure, s’unit à cette jeune nymphe, à l’heure où le doux sommeil avait saisi la majestueuse Junon, car il voulait cacher ce nouvel amour aux immortels ainsi qu’aux faibles humains. Lorsque la pensée du grand Jupiter fut accomplie, et que brilla dans les cieux le dixième mois, on vit apparaître de grandes merveilles. La nymphe enfanta un fils éloquent et rusé, voleur habile, prompt à dérober les boeufs, maître des songes, surveillant de nuit, gardien des portes, et qui bientôt devait réaliser d’admirables merveilles au milieu des dieux immortels. À peine était-il né le matin, que déjà au milieu du jour il jouait de la lyre, et le soir il dérobait les boeufs d’Apollon. Tout était terminé le quatrième jour du mois où la vénérable Maïa le mettait au monde. Dès qu’il fut sorti du sein maternel, il ne resta pas longtemps enveloppé des langes sacrés ; mais, s’élançant, il chercha les boeufs d’Apollon et franchit le seuil de l’antre obscur. Il rencontra une tortue et s’en empara. Elle était à l’entrée de la grotte, se traînant à pas lents et paissant les fleurs de la prairie : à cette vue, le fils de Jupiter sourit de joie et prononça ces paroles :

– Voilà sans doute une rencontre qui me présage du bonheur : je n’aurai garde de la dédaigner. Salut, aimable produit de la nature, toi qui peux devenir un instrument mélodieux, âme de la danse, compagne des festins, tu me combles de joie en m’apparaissant : tortue qui vis sur les

montagnes, charmant joujou, écaille bigarrée, d'où viens-tu ? Je t'emporterai dans ma demeure, tu me seras d'un grand secours. Je ne te mépriserai pas, tu seras l'origine de ma fortune : il vaut mieux pour toi habiter une maison, il te serait nuisible de rester à la porte. Vivante, tu serais un obstacle aux enchantements funestes, si tu meurs tu rendras des sons harmonieux.

Il dit, l'enlève de ses deux mains et retourne à sa demeure, portant cet aimable joujou. Il vide l'écaille avec le ciseau d'un acier étincelant, et il arrache ainsi la vie à la tortue des montagnes. Aussi prompt, que la pensée qui traverse l'esprit de l'homme agité de mille soucis, aussi prompt que les étincelles qui jaillissent, Mercure accomplit cette oeuvre avec la rapidité de la parole. Il coupe des roseaux en une juste mesure et leur fait traverser le dos de la tortue à l'écaille de pierre ; tout autour il tend avec habileté une peau de boeuf ; il y adapte un manche, sur lequel des deux côtés il enfonce des chevilles ; puis il y joint sept cordes harmonieuses de boyaux de brebis.

Cet ouvrage achevé, il soulève cet instrument délicieux, il le frappe en cadence avec l'archet, et sa main lui fait rendre un son retentissant. Alors le dieu chante en improvisant des vers harmonieux, et comme les jeunes gens dans les festins s'abandonnent à de joyeux propos, de même il redit les conversations amoureuses de Jupiter et de la belle Maïa sa mère, il célèbre sa naissance illustre, il chante les compagnes de la nymphe, ses riches demeures, les trépieds et les somptueux bassins qui se trouvent dans la grotte : mais d'autres pensées agitaient son esprit tandis qu'il chantait. Il dépose la lyre harmonieuse dans le berceau sacré ; il veut savourer la chair des victimes ; il s'élance de la grotte parfumée, arrive sur une hauteur, roulant dans son âme un projet perfide comme souvent en exécutent les voleurs à la faveur des ombres de la nuit.

Le soleil précipitait ses coursiers et son char au sein de l'océan, lorsque Mercure atteignit par une course rapide les montagnes ombragées de Piérie, où l'on voyait une étable destinée aux boeufs immortels des dieux ; ils paissaient en ce moment l'herbe touffue des riantes prairies. Le fils de Maïa,

l'adroit meurtrier d'Argus, enlève à ce troupeau cinquante boeufs mugissants : pour détourner de leurs traces, il les conduit en s'égarant à travers les détours d'un chemin sablonneux. Il emploie en outre une ruse habile : il fait en sorte que tantôt les pieds de devant soient les derniers, et tantôt ceux de derrière soient en avant : le dieu lui-même marche à reculons. Il délie sa chaussure sur les rives de la mer, il réunit des branches de myrte et de tamarix et les tresses d'une manière admirable, incompréhensible et mystérieuse. Ayant lié ensemble ces vertes dépouilles de la forêt, il les adapte à ses pieds en une chaussure légère qui porte encore les feuilles qu'il avait prises sur la montagne de Piérie, car l'illustre Mercure craignait les fatigues de la mer et désirait terminer promptement un long voyage.

Parvenu dans les vertes campagnes d'Oncheste, il est aperçu par un vieillard qui cultivait un verger en fleurs. Le divin fils de Maïa lui tient aussitôt ce discours :

– Vieillard qui le dos courbé cultives ces plantes, si toutes portent des fruits, tu feras une abondante récolte. Mais ô vieillard, regarde tout sans rien voir : sois sourd à ce qui frappe tes oreilles et sois muet sur des choses qui ne blessent point les intérêts.

Ayant prononcé ces paroles, l'illustre Mercure rassemble ses boeufs, frappe leurs têtes robustes et les conduit à travers les montagnes ombragées, les vallées sonores et les champs diaprés de fleurs. Cependant les ténèbres de la nuit, propices à son larcin, commençaient à se dissiper ; déjà se levait l'aurore, qui ramène les travaux : la lune, fille de Pallante issu du roi Mégamède, s'élevait à peine derrière une colline.

Le fils puissant de Jupiter conduit aux bords du fleuve Alphée les boeufs aux larges fronts qu'il a dérobés au brillant Apollon. Ils arrivent sans nulle fatigue près d'une étable et de lieux marécageux, en face d'une prairie verdoyante. Mercure leur laisse paître l'herbe épaisse, puis il les renferme dans l'étable. Là tous ensemble, ils mangent encore le lotos humide

de rosée. Alors le dieu entasse une grande quantité de bois et songe au moyen d'allumer du feu. Prenant une branche de laurier, de sa main vigoureuse il l'échauffe par le frottement de l'acier : bientôt brille une vive lumière, qui répand au loin en pétillant une ardente chaleur. Tandis que Vulcain excite le feu, Mercure entraîne hors de l'étable deux génisses mugissantes et les conduit pris du foyer : sa force est invincible. Il les renverse haletantes sous lui, et se précipitant il leur arrache la vie. À ce premier travail, il en joint un second en décochant les chairs succulentes couvertes de graisse : puis il perce ces chairs avec de longues broches de bois et les fait rôtir avec soin ainsi que le large dos, portion d'honneur ; il réunit aussi le sang renfermé dans les entrailles ; laissant ensuite à terre les autres parties de la victime, il étend les peaux sur un âpre rocher.

Bientôt après, Mercure qui inspire la joie retire des foyers les chairs succulentes, les dépose sur la plage unie, en fait douze parts qu'il tire successivement au sort ; il les offre à chaque divinité comme un hommage solennel. Cependant l'illustre Mercure aurait bien désiré savourer les viandes du sacrifice ; il était attiré par un agréable parfum, mais son noble coeur ne cède point au désir de remplir son estomac divin d'une pareille nourriture. Il place soigneusement dans l'étable élevée les chairs et la graisse des victimes ; il rassemble leurs pieds et leurs têtes, qui pourraient témoigner du vol qu'il vient de commettre, les entasse sur les planches desséchées et les livre à la flamme. Le sacrifice achevé, Mercure jette sa chaussure dans les gouffres profonds de l'Alphée, éteint le brasier et pendant toute la nuit le laisse se réduire en cendre noire. La lune alors répandait la douce clarté de ses rayons.

Quand vint le jour, il arriva promptement sur les hauteurs de Cyllène. Nul parmi les dieux ni parmi les hommes ne s'offrit à sa vue sur une aussi longue route : les chiens mêmes ne donnèrent pas de la voix. Alors le fils bienveillant de Jupiter se courbe et se glisse dans la demeure par la serrure, semblable au vent d'automne ou à une légère vapeur. Il marche dans le réduit sacré de la grotte d'un pas furtif, il pénètre sans bruit comme il

le faisait habituellement sur la terre, il arrive ainsi jusqu'à son berceau, il s'enveloppe les épaules avec ses langes comme un faible enfant et reste couché, jouant d'une main avec son maillot et de l'autre levant sa lyre mélodieuse ; mais le dieu n'avait pu cacher sa fuite à sa divine mère ; elle lui parla en ces termes :

– Petit rusé, enfant plein d'audace, d'où viens-tu pendant l'obscurité de la nuit ? Je crains bien que le fils puissant de Latone ne charge tes membres de liens pesants, ne t'arrache à cette demeure ou ne te surprenne dans les vallons, occupé à commettre des vols téméraires. Va, malheureux : le puissant Jupiter t'a mis au monde pour être le fléau des hommes et des dieux immortels.

Mercure lui répondit par ces paroles pleines de ruse :

– Mère, pourquoi vouloir me faire peur comme à un faible enfant qui connaît à peine quelque fraude et tremble à la voix de sa mère ? Je veux continuer d'exercer cet art qui me semble le meilleur pour votre gloire et pour la mienne. Nous ne devons pas ainsi rester seuls parmi les immortels sans présents et sans sacrifices, comme vous me l'ordonnez ; certes il est plus doux de jouir des richesses et des trésors, comme les dieux immortels, que de languir oisifs dans l'obscurité de cette grotte. Je veux jouir des mêmes honneurs qu'Apollon ; je tenterai tout pour les ravir, puisque mon père me les a refusés : je serai le dieu des voleurs. Si l'illustre fils de Latone veut me poursuivre, il pourrait bien lui arriver quelque funeste aventure. Je pénétrerai jusque dans Pytho ; là je briserai les portes de sa vaste demeure, j'emporterai ses trépieds, ses bassins d'or, l'airain brillant et ses nombreux vêtements. Vous, mère, si vous le voulez, vous pourrez être témoin de ce triomphe.

Tels étaient les discours que tenaient ensemble le fils du maître de l'égide et de la divine Maïa. Bientôt l'aurore matinale se leva du sein de l'Océan pour venir éclairer les mortels.

Cependant le brillant Apollon arrivait à Oncheste en parcourant les bois sacrés du bruyant Neptune. Là il rencontra

un vieillard qui, près du chemin, était occupé à clore son champ d'une haie. Le fils de Latone lui parla en ces termes :

– Vieillard qui liez ensemble les buissons des verdoyantes campagnes d'Oncheste, je viens ici de Piérie à la recherche de génisses au front armé de cornes qu'on a enlevées à mon troupeau. Un seul taureau noir paissait à l'écart ; quatre chiens vigilants surveillaient le troupeau comme auraient fait de fidèles bergers : ce qui est étonnant, c'est que les chiens et le taureau noir sont restés, tandis qu'au coucher du soleil les génisses ont abandonné les prairies verdoyantes et les gras pâturages. Vénérable vieillard, veuillez donc me dire si vous avez vu un homme chassant devant lui des génisses sur cette route.

– Ami, lui répondit le vieillard, il me serait difficile de vous dire tout ce que mes yeux ont vu. Beaucoup de voyageurs passent par cette route, les uns avec de bons desseins, les autres avec de mauvaises pensées : je ne puis pénétrer ainsi l'âme de chacun. Pourtant, durant tout le jour et jusqu'au déclin du soleil, j'ai constamment travaillé à ma vigne. En effet, noble étranger, il me semble avoir entrevu un enfant (je n'ai pu le distinguer parfaitement) qui, quoique dans un âge bien tendre, poussait avec un bâton à la main un troupeau de belles génisses. Il marchait a reculons ; il suivait bien les génisses, mais leurs têtes étaient tournées dans un sens contraire à la sienne.

Tel fut le discours du vieillard. Phébus l'ayant entendu poursuivit rapidement sa course. Alors il aperçoit un oiseau qui traverse le ciel les ailes étendues, il reconnaît aussitôt que le voleur est le fils de Jupiter ; il s'enveloppe d'un nuage, s'élance dans la divine Pylos pour y chercher ses génisses, et dès qu'il aperçoit les traces de leurs pieds, il s'écrie :

– Grands dieux ! quel prodige s'offre à ma vue ! Voici bien les traces de mes génisses aux cornes élevées, mais elles sont dirigées du côté de la prairie. Ce ne sont les pas ni d'un homme, ni des loups, ni des ours, ni des lions, ni des autres bêtes

fauves ; ils ne me paraissent pas ressembler aux pas du centaure velu qui laisse d'énormes vestiges en marchant d'un pied rapide : ces pas sont plus difficiles encore à reconnaître loin du chemin qu'à ses abords.

Prononçant ces paroles, le fils de Jupiter s'élance avec rapidité ; il parvient sur le sommet du Cyllène ombragé de forêts et s'approche de l'antre profond où la nymphe divine donna le jour au petit fils de Saturne. La montagne exhalait un délicieux parfum et de nombreux troupeaux paissaient l'herbe ; de la prairie Apollon qui lance au loin ses traits se hâte de franchir le seuil de pierre et pénètre dans l'obscurité de la grotte.

Le fils de Jupiter et de Maïa apercevant Apollon irrité du vol de ses génisses, s'enfonce aussitôt dans ses langes parfumés et reste enveloppé comme un tison enfoui sous des cendres amoncelées. À la vue du dieu qui lance au loin ses traits, Mercure, qui redoute sa présence, ramasse en un peloton sa tête, ses mains et ses pieds, comme un homme qui, sortant du bain, veut s'abandonner aux charmes du sommeil. Le dieu portait sous son bras la lyre divine. Il reconnaît aussitôt la belle nymphe des montagnes et son fils chéri, faible enfant s'enveloppant dans des langes trompeurs. Alors Apollon pénètre des yeux tous les coins de cette vaste demeure ; il saisit une clé brillante, ouvre trois cabinets les plus reculés, tous remplis de nectar et d'ambroisie. Là se trouvaient entassés beaucoup d'or, d'argent, les nombreuses parures de pourpre et les parures blanches de la nymphe, telles qu'en renferment les demeures secrètes des dieux. Le fils de Latone ayant fouillé dans ces réduits adresse ces paroles à Mercure :

– Enfant qui reposes dans ce berceau, dis-moi promptement où se trouvent mes génisses ; autrement s'élèveraient entre nous de funestes débats : je te saisirai, je te précipiterai dans le sombre Tartare, au sein des ombres funestes et horribles. Ni ton père ni ta mère vénérable ne pourront te rendre à la lumière, mais tu vivras enfoui sous la terre, ne régnant que sur un petit nombre d'hommes.

Mercure lui répond aussitôt par ces paroles pleines de ruse :

– Fils de Latone, pourquoi me tiens-tu ce terrible langage ? Pourquoi viens-tu chercher ici tes génisses ? je ne les ai jamais vues, je n'en ai jamais entendu parler ; il ne m'est pas possible de t'indiquer le voleur : je ne recevrai donc pas la récompense promise à qui te fera trouver le voleur. Je n'ai pas la force d'un homme capable de dérober des troupeaux ; ce n'est point là mon métier, d'autres soins me réclament : j'ai besoin du doux sommeil, du lait de ma mère, de ces langes qui couvrent mes épaules et des bains d'une onde tiède. Mais fais en sorte qu'on ignore d'où vient cette querelle : ce serait un grand sujet d'étonnement pour tous les immortels qu'un jeune enfant qui vient à peine de naître eût franchi le seuil de ta demeure avec des génisses indomptées. Ce que tu dis est d'un insensé : je suis né d'hier, les cailloux auraient déchiré la peau délicate de mes pieds ; mais si tu l'exiges, je prononcerai un serment terrible : je jurerai par la tête de mon père que je ne suis pas l'auteur de ce vol et que je ne connais point le voleur de ces génisses quelles qu'elles soient : tu as été le premier à m'en apprendre la nouvelle.

En prononçant ces mots, ses yeux brillent d'un vif éclat, il soulève ses sourcils, jette impudemment ses regards de tous côtés et laisse échapper un sifflement ironique comme n'ayant entendu qu'une vaine parole. Alors Apollon lui dit avec un sourire plein de raillerie :

– Jeune enfant trompeur et rusé, à entendre tes discours, je crois que tu pénétreras souvent dans les riches demeures et que pendant la nuit tu mettras plus d'un homme à la porte de sa maison après l'avoir dévalisé sans bruit. Tu rempliras aussi de chagrin le coeur des bouviers dans les vallons agrestes de la montagne, lorsque cherchant une proie tu rencontreras des troupeaux de boeufs et de brebis. Mais assez de sommeil comme cela, descends de ton berceau, mon beau compagnon de la nuit sombre : il est juste que tu jouisses des honneurs divins destinés aux immortels, toi qui seras un jour salué du titre de chef de voleurs.

Et en même temps Phébus saisit l'enfant et l'emporte. Alors, après une perfide réflexion, le puissant meurtrier d'Argus, enlevé par les bras d'Apollon, lâche un augure, serviteur audacieux parti du ventre et messager impertinent, puis il éternue avec force. À ce bruit, Apollon le jette à terre, et, quoique impatient de partir, il s'assied en présence de Mercure et lui dit ces mots railleurs dans l'intention de le piquer :

– Courage, fils de Jupiter et de Maïa, encore enveloppé dans les langes. Grâce à tes augures, je retrouverai bientôt mes génisses aux têtes robustes, toi-même me serviras de guide.

Il dit. Le dieu de Cyllène se relève aussitôt en marchant avec vitesse ; il environne ses oreilles des langes qui couvraient ses épaules et s'écrie :

– Où veux-tu donc m'emporter, Apollon, le plus cruel de tous les dieux ? Pourquoi, furieux d'avoir perdu tes génisses, m'accabler ainsi d'outrages ? Puisse leur race être anéantie ! Ce n'est pas moi qui les ai dérobées, te dis-je, et je ne connais pas le voleur de tes génisses quelles qu'elles soient ; tu es le premier à m'en apprendre la nouvelle : rends-moi donc justice et soumettons-nous à faire juger nos différends par Jupiter.

C'est ainsi que conversaient ensemble le solitaire Mercure et le fils brillant de Latone, mais animés de sentiments contraires : l'un, parlant dans la sincérité de son coeur, avait saisi l'illustre Mercure comme voleur de ses génisses, et le roi de Cyllène, par ses ruses, ses paroles pleines de fourberie, cherche à tromper le dieu qui porte l'arc d'argent. Mais, quelque habile que fût sa ruse, Mercure avait trouvé un rival qui pouvait être son maître. Le fils de Jupiter et de Latone le faisait marcher le premier sur le sable et le suivait ensuite par derrière. Ces enfants de Jupiter parviennent ainsi sur le sommet de l'Olympe parfumé ; là se trouvaient les balances de la justice qui leur étaient destinées. Les cieux retentissent d'une douce harmonie, et les immortels se rassemblent dans les retraites de l'Olympe. Devant Jupiter se tenaient Apollon et Mercure. Alors le dieu qui lance la foudre s'adresse en ces termes à son fils :

– D’où viens-tu avec cette superbe proie, nous amenant cet enfant nouveau-né qu’on prendrait pour un héraut ? sans doute tu viens devant le conseil des dieux pour une affaire importante.

Apollon, qui lance au loin ses traits, lui répondit :

– Mon père, j’ai des choses importantes à vous dire quoique vous me railliez toujours comme trop avide de butin. J’ai trouvé cet enfant, voleur déjà redoutable, dans les montagnes de Cyllène : j’ai parcouru beaucoup de pays avant de le joindre, car c’est un enfant plein de ruse et de perfidie comme je n’en vis jamais ni parmi les dieux ni parmi les mortels, quels que soient les brigands qui dévastent la terre. À la faveur des ombres du soir, il a éloigné mes génisses des prairies, il leur a fait traverser les rivages de la mer et les a conduites à Pylos. Il a laissé des traces merveilleuses qu’on peut admirer comme l’oeuvre d’un dieu puissant : les empreintes de leurs pieds marqués encore sur la noire poussière indiquent un chemin opposé à celui qui mène aux pâturages. Quant à lui, habile, rusé, il n’a marché sur le sol sablonneux ni avec les mains ni avec les pieds, c’est à l’aide d’une pensée astucieuse qu’il a parcouru ce sentier merveilleux comme avec des branchages de chêne. Les traces de génisses ont marqué sur la poussière lors qu’il a suivi le sol sablonneux, mais dès qu’il est arrivé sur un terrain solide on n’apercevait plus les pas des génisses ; toutefois il a été vu par un homme au moment où il conduisait à Pylos ce troupeau de génisses au large front : les ayant enfermées sans bruit, et ayant mêlées ensemble toutes les races, il s’est couché dans son berceau, et pareil à la nuit profonde, il s’est blotti dans les ténèbres d’une grotte obscure ; l’oeil perçant de l’aigle lui-même n’aurait pu le découvrir. Fidèle a ses ruses, il s’est caché les deux yeux avec ses mains, puis d’un ton assuré il m’a dit ces paroles : – Je n’ai point vu tes génisses, je ne les ai pas connues, je n’en ai même jamais entendu parler, je ne puis donc te les indiquer ni recevoir la récompense promise à celui qui te les rendra.

Ainsi parla le brillant Apollon et il s’assied.

À son tour, Mercure, s’adressant à Jupiter, le maître de tous les dieux, répond par ces paroles :

– Puissant Jupiter, je veux vous dire la vérité, mon coeur est sincère, je ne sais pas mentir. Aujourd’hui même, au lever du soleil, Apollon est venu dans notre demeure en cherchant ses génisses aux pieds robustes. Il n’amenait pour témoin aucun dieu ; il ne m’offrait aucun indice, et cependant il m’ordonnait avec violence de dire où se trouvaient les génisses ; il m’a menacé de me précipiter dans le vaste Tartare ; il abusait de sa force, lui, à la fleur de l’âge, tandis qu’il sait fort bien que moi, né d’hier, je ne ressemble pas à l’homme vigoureux qui dérobe des troupeaux. Croyez, ô vous qui vous glorifiez d’être mon père chéri, croyez que je n’ai point conduit de troupeaux dans ma demeure ; je serais trop heureux ! Je n’ai pas même passé le seuil de ma grotte : je le dis avec sincérité. Certes j’ai du respect pour Apollon et pour tous les autres dieux ; je vous chéris et j’honore Apollon ; vous le savez bien et lui-même le sait ; je ne suis point coupable, je le jurerai par un grand serment : j’en atteste le palais sacré des immortels. Il a beau être plein de force, un jour je me vengerai de sa poursuite. Vous cependant secourez les faibles.

Le dieu de Cyllène clignotait du regard en disant ces paroles et gardait sur l’épaule ses langes qu’il n’avait point encore rejetés. Jupiter souriait en voyant l’adresse de son fils, qui niait avec tant d’assurance le vol des génisses : il ordonne alors aux deux divinités de s’accorder et de chercher ensemble les troupeaux d’Apollon ; il enjoint ensuite à Mercure de servir de guide au divin Apollon et de lui montrer sans aucune ruse où sont enfermées les fortes génisses. Le fils de Saturne fait un signe de tête, et le beau Mercure s’empresse d’obéir, car il se rendait sans peine à la pensée du dieu de l’égide.

Les deux enfants de Jupiter se hâtent donc ; ils parviennent bientôt à la sablonneuse Pylos, sur les rives de l’Alphée, traversent les champs et pénètrent dans la haute étable où les troupeaux avaient été nourris pendant la nuit. Mercure entre dans le ténébreux rocher et rend à la lumière les fortes

génisses ; le fils de Latone regardant de coté vit étendues sur le roc les peaux des génisses offertes en sacrifices, et frappé d'étonnement, il dit à Mercure :

– Enfant rusé, si jeune et si faible, comment as-tu pu écorcher ces deux génisses ? Ah ! ta force terrible m'effraie pour l'avenir. Qu'elle n'augmente pas davantage, dieu puissant de Cyllène, fils de Maïa !

À ces mots Apollon tord de ses deux mains les forts liens d'osier qui retiennent les génisses, mais elles restent immobiles, les pieds attachés à la terre, en face les unes des autres par les ruses de Mercure plein de fourberie. Apollon, étonné, admirait ce prodige. Mercure calme d'abord aisément le fils de Latone, quelque puissant qu'il soit ; puis, de sa main gauche prenant sa lyre, il frappe en mesure les cordes avec l'archet. Sous ses doigts, l'instrument rend un son retentissant. Le brillant Apollon sourit de plaisir, les divins accents pénètrent son âme et remplissent son coeur d'une vive émotion.

Le fils de Maïa, ainsi rassuré, fait résonner sa lyre mélodieuse. Assis près d'Apollon, il joint ses chants aux accents de sa lyre ; sa voix est douce et harmonieuse, il célèbre la naissance des dieux lorsque la terre était encore couverte de ténèbres et qu'elle fut partagée entre les divers immortels. Mais d'abord il consacre ses chants â Mnémosyne, la mère des Muses ; elle comble de dons gracieux le fils de Maïa. Le fils de Jupiter célèbre, tour à tour chacun des immortels selon le rang qu'il occupe et selon l'ordre de sa naissance, s'accompagnant de sa lyre il n'omet rien. De vifs désirs de posséder cette lyre sonore se répandent dans le coeur d'Apollon, il s'adresse à Mercure en ces termes :

– Esprit ingénieux et habile qui tue si adroitement les génisses, agréable compagnon des festins, cinquante génisses ne pourraient égaler le prix de tes chants. Désormais il ne s'élèvera plus entre nous que de paisibles débats. Mais dis-moi, ô fils rusé de Maïa, s'il te fut donné à l'heure de ta naissance d'accomplir toutes ces merveilles ou si quelque dieu ou quelque mortel te

comble de ces faveurs brillantes ou t'enseigne ces chants sublimes. Tu viens de me faire entendre des accords tout nouveaux et une voix admirable que jamais aucun homme, aucun habitant de l'Olympe ne peut égaler, je pense. O divinité chérie, fils de Jupiter et de Maïa d'où te vient cet art ? Quelle Muse peut ainsi dissiper les noirs chagrins ? Quelle est cette harmonie ? J'y trouve réunis toutes les voluptés, le plaisir, l'amour, et le penchant au doux sommeil. Moi-même, compagnon habituel des Muses de l'Olympe, ami des douces chansons, des accents mélodieux de la lyre et des doux accords des flûtes, moi-même je ne goûtai jamais autant de plaisir en prêtant l'oreille aux refrain que répètent les jeunes gens au sein des repas. Fils de Jupiter, j'admire quels sons merveilleux tu sais tirer de ta lyre. Assieds-toi donc, cher enfant, toi qui jeune encore connais déjà les nobles pensées, célèbre les louanges de tes aînés : la gloire et celle de ta mère sont déjà grandes parmi les dieux. Je te parle sincèrement : je te le jure par ce dard de cornouiller ; je te reconduirai heureux et triomphant dans l'assemblée des immortels ; je te ferai des dons magnifiques et jamais je ne te tromperai.

Mercure lui répond aussitôt par ces paroles pleines de flatterie :

– Illustre Apollon, puisque tu m'interroges, je ne refuserai pas de t'enseigner les secrets de mon art : je veux te les apprendre aujourd'hui même ; je veux t'être favorable dans mes pensées et dans mes paroles, fils de Jupiter ; tu es fort et puissant, tu t'assieds le premier parmi les immortels : Jupiter te chérit à juste titre, il te comble de présents et d'honneurs. On dit en effet que tu reçus de ce dieu le don de révéler l'avenir : c'est de Jupiter que naissent tous les oracles ; je te reconnais maintenant pour un opulent héritier. Ce que tu désires savoir, ce serait à moi de l'apprendre de toi. Puisque tu souhaites jouer de la lyre, chante, prélude, livre ton coeur à la joie en la recevant de mes mains. Ainsi c'est toi qui me combles de gloire. Chante donc, en t'accompagnant de cet instrument mélodieux qui sait rendre avec justesse toutes les modulations. Heureux et

fier, tu la porteras ensuite dans les festins, au milieu des choeurs aimables des danses et des fêtes splendides qui charment la nuit et le jour. Qu'un homme habile en son art interroge cette lyre, de suite elle révèle à son âme mille délicieuses pensées ; elle l'éloigne des travaux pénibles et l'entraîne aux joyeuses assemblées ; mais si quelque ignorant la touche avec rudesse, elle ne murmure plus que des sons vagues et sourds. Oui, ce que tu désires savoir, c'est à toi de nous l'expliquer. Accepte donc cette lyre, glorieux fils de Jupiter, Apollon ; désormais ensemble sur les montagnes et dans les champs fertiles, nous ferons paître tes génisses sauvages ; là ces génisses, s'unissant aux taureaux, engendreront des femelles et des mâles en abondance ; mais ne t'abandonne donc ni à la ruse ni à la colère.

En disant ces mots il présente la lyre à Phébus ; celui-ci la reçoit, donne en échange un fouet étincelant et charge Mercure du soin des génisses ; celui-ci s'en acquitte avec joie. Alors saisissant la lyre de la main gauche, le fils de Latone, Apollon qui lance au loin ses traits, la frappe en cadence avec l'archet ; l'instrument résonne en mélodieux accords, et le dieu marie les accents de sa voix aux sons de la lyre.

Ayant conduit les génisses dans la belle prairie, ces dieux, beaux enfants de Jupiter, remontent ensemble sur le sommet neigeux de l'Olympe : ils se réjouissent au son de la lyre, et Jupiter joyeux resserre les liens de cette intimité. Depuis ce jour, et maintenant encore, Mercure a toujours aimé le fils de Latone, auquel il avait donné sa lyre. Apollon jouait en la tenant sous le bras, mais lui-même inventa un art nouveau : il fit retentir au loin la voix des flûtes mélodieuses. En ce moment le fils de Latone dit ces mots à Mercure :

– Fils rusé de Maïa, j'ai peur que tu ne me dérobes maintenant mon arc et ma lyre. Tu reçus de Jupiter le soin de veiller au commerce, aux échanges trompeurs des hommes qui vivent sur la terre féconde ; si tu consentais à faire le grand serment des dieux en jurant par les ondes redoutées du Styx, tu satisferais le voeu de mon âme.

Le fils rusé de Maïa promet par un signe de tête de ne rien dérober de ce que possède Apollon, de ne jamais approcher de sa demeure magnifique. À son tour Apollon d'un signe de tête lui jure amitié durable, lui jure de le chérir plus qu'aucun des dieux ou des hommes issus du grand Jupiter :

– Enfin, ajouta-t-il, pour que mes paroles t'inspirent respect et confiance, je déposerai le gage solennel des dieux : je te donnerai ce bâton magnifique, source de richesses et de bonheur, entouré de trois feuilles d'un or pur : il sera pour toi d'un secours tutélaire et te permettra de servir tous les dieux ; mais si entre toutes les paroles et les choses privilégiées que j'ai apprises de Jupiter, tu me demandais, dieu puissant, l'art de prédire l'avenir, je ne pourrais t'en instruire ni aucun des autres immortels : c'est la pensée que Jupiter s'est réservée. Quand il me l'a confiée, j'ai promis sur ma tête, j'ai fait le grand serment, que nul des immortels, nul autre que moi ne connaîtrait les desseins secrets du fils de Saturne. Ainsi, frère au sceptre d'or, ne me demande pas de te révéler les destins que médite le puissant Jupiter. Quant aux hommes, je parcourrai leurs nombreuses tribus : aux uns je serai favorable ; aux autres je serai funeste. Ma voix prophétique aidera celui qui viendra à moi se guidant sur le chant et sur le vol des oiseaux destinés à prédire l'avenir ; mais je nuirai à celui qui, se fiant à des oiseaux trompeurs, voudra malgré moi connaître l'avenir pour en savoir plus que les dieux immortels. J'accepterai ses dons, mais je rendrai son voyage inutile.

Je te dirai encore, fils du grand Jupiter et de l'illustre Maïa, Mercure, divinité utile aux dieux mêmes : il existe trois soeurs vénérables, vierges toutes les trois et franchissant l'espace sur des ailes rapides ; leur tête est couverte d'une blanche farine, elles habitent un vallon du Parnasse. Éloignées des hommes, elles m'enseignèrent l'art de révéler l'avenir pendant que j'étais enfant et que je gardais les troupeaux. Mon père ne prenait aucun soin de m'instruire de toutes ces choses. Elles voltigent de toutes parts, elles se nourrissent de miel et accomplissent toutes choses. Lorsqu'elles sont rassasiées de miel nouveau, ces

vierges disent volontiers la vérité ; mais quand ce doux aliment des dieux vient à leur manquer, elles s'efforcent de détourner les hommes de la route qu'ils doivent suivre. Je les place sous ton empire ; interroge-les avec attention, et ton esprit sera comblé de joie ; et si tu favorises quelque mortel, quand il viendra vers toi, tu lui feras entendre ta voix prophétique. Jouis de tous ces biens, fils de Maïa ; possède aussi des boeufs aux pieds robustes, des coursiers et des mules bien membrées. Illustre Mercure, je veux que tu règnes sur les lions terribles, sur les sangliers aux dents acérées, sur les chiens, sur les brebis et sur tous les animaux que nourrit la terre féconde. Tu seras seul employé comme messager fidèle dans le royaume de Pluton, et, quoique avare, ce dieu ne te donnera pas une vulgaire récompense.'

Dès lors Apollon fut toujours uni au fils de Maïa par la plus grande amitié. Jupiter récompensa cette intimité par de nombreuses faveurs. C'est ainsi que Mercure se mêle à la société des dieux et des hommes : il est rarement bienveillant ; le plus souvent il trompe les mortels durant l'obscurité de la nuit.

Salut, fils de Jupiter et de Maïa ; je me souviendrai de vous, et je vais moduler de nouveaux chants.

3. – À Vénus.

Muse redis les travaux de la blonde Vénus, déesse de Chypre : c'est elle qui fait éclore de tendres désirs dans le sein des dieux, qui soumet à ses lois les mortels, les oiseaux légers habitants de l'air, tous les monstres, et ceux du continent et ceux de la mer ; c'est elle, douce Vénus couronnée de fleurs, c'est elle qui courbe sous ses travaux tout ce qui respire.

Mais il est trois divinités inflexibles à ses séductions et dont elle ne peut fléchir le coeur. Minerve aux yeux d'azur, fille du redoutable Jupiter, repousse les travaux de la blonde Vénus. Ce qu'elle aime, ce sont les guerres, les fatigues de Mars, les combats, les batailles, les charmants tissus. La première elle enseigna les arts aux mortels, elle leur enseigna à façonner les chariots et les chars étincelants d'airain. C'est elle qui, dans l'intérieur des palais, apprend aux jeunes vierges à se servir de l'aiguille et forme leurs mains à ces ouvrages délicats.

Vénus au doux sourire n'a pu soumettre à l'amour Diane qui porte des flèches d'or et qui chérit la chasse tumultueuse. Elle aime les arcs dont la flèche rapide atteint une proie sur les hautes montagnes, les lyres, les choeurs des danses, les cris des chasseurs, l'obscurité des profondes forêts et la cité des hommes justes.

Les travaux de Vénus ne sont point agréables à Vesta, vierge vénérable, la première enfantée par le rusé Saturne, et la dernière selon les volontés du puissant Jupiter. Apollon et Mercure désiraient épouser cette auguste déesse, mais elle ne voulut pas y consentir ; elle s'y refusa constamment, et, touchant la tête du dieu puissant de l'égide, cette déesse fit le grand serment qu'elle a toujours tenu de rester vierge dans tous

les temps. Au lieu de cette hyménée, son père la gratifia d'une belle prérogative : au foyer de la maison elle reçoit toutes les offrandes des prémices ; elle est honorée dans tous les temples des dieux ; elle est pour les mortels la plus auguste des déesses.

Le coeur de ces divinités a été inflexible à Vénus : elle n'a pu les séduire ; aucun autre ne se soustrait à Vénus, qu'il soit dieu ou mortel. Elle égare même la pensée de Jupiter, roi de la foudre, le plus grand des dieux honoré par les hommes les plus illustres. Elle trompe à son gré cet esprit plein de prudence, l'unit à des femmes mortelles et lui fait oublier Junon, sa soeur et son épouse, qui par sa beauté l'emporte sur toutes les déesses. C'est cette divinité glorieuse qu'enfantèrent Saturne et Rhéa. Jupiter, dans la sagesse de ses conseils, a choisi cette noble épouse, habile dans les plus beaux ouvrages.

Cependant Jupiter inspira au coeur de Vénus le désir ardent de s'unir avec un mortel, pour qu'elle ne fût pas affranchie des plaisirs terrestres ; car souvent parmi les immortels elle se vantait avec un malin sourire d'avoir uni les dieux à des femmes qui concevaient des fils sujets à la mort, et d'avoir uni des déesses à des hommes. Jupiter inspira donc au coeur de Vénus de vifs désirs pour Anchise, qui pour sa beauté ressemblait aux immortels, et qui faisait paître ses troupeaux sur le sommet de l'Ida, source d'abondantes fontaines.

À peine la belle Vénus eut-elle aperçu ce berger qu'elle en devint éprise. Le désir le plus ardent s'empara de son âme. Elle prend aussitôt son vol, se dirige à Chypre et pénètre dans le temple parfumé qui s'élève à Paphos. C'est là qu'un autel toujours chargé de parfums s'élève dans un champ réservé pour elle : dès que la déesse est entrée, elle ferme les portes brillantes ; les Grâces s'empressent de la baigner et de verser sur elle une huile divine, odorante, destinée aux dieux immortels, et qui ajoute à leur beauté. La déesse du sourire revêt son beau corps d'habits magnifiques, se pare de tous ses bijoux d'or, et abandonnant les retraites embaumées de Chypre, elle se hâte de franchir les hautes régions des nuages pour se rendre à Troie. Elle arrive bientôt sur l'Ida, source d'abondantes

fontaines, retraite des bêtes sauvages, et se dirige droit à la bergerie à travers les montagnes. Les loups cruels, les lions acharnés à dévorer leur proie, les ours, les agiles panthères, insatiables de carnage, suivent ses traces d'un air caressant : son âme s'en réjouit ; elle remplit d'ardeur ces monstres sauvages, et tous aussitôt dans la profondeur des vallées vont s'unir à leurs compagnes.

Cependant la déesse arrive près des cabanes solidement bâties : elle aperçoit près des étables et resté seul loin des autres le berger Anchise que sa beauté rendait semblable aux dieux. En ce moment tous les bergers faisaient paître les boeufs dans de fertiles pâturages. Lui, près des étables, resté seul, errait au hasard en jouant de la lyre. Vénus, la fille de Jupiter, s'arrête devant lui : elle prend la taille et la forme d'une jeune vierge, pour qu'en la reconnaissant il ne soit pas effrayé ; le héros est frappé de surprise et d'admiration à la vue de cette beauté, de cette taille et de ses superbes vêtements. Sa tête était couverte d'un voile plus brillant que l'éclat de la flamme ; elle portait des bracelets recourbés et de riches pendants d'oreilles. Autour de son cou s'arrondissaient de superbes colliers d'or ; sur sa poitrine magnifique une parure admirable à voir brillait comme les rayons de la lune. Anchise est aussitôt pénétré d'amour ; il s'adresse en ces termes à la déesse :

– Salut, ô reine ! Sans doute vous habitez les palais des dieux, que vous soyez Diane ou Latone, ou la blonde Vénus, ou la vénérable Thémis ou Minerve aux yeux d'azur. Peut-être même êtes-vous l'une des Grâces qui vivent avec les dieux et que nous nommons immortelles. Peut-être êtes-vous l'une des nymphes habitant cette agréable forêt, ou bien l'une de celles qui demeurent sur cette belle montagne aux sources des fleuves, et parmi les humides prairies. Je vous construirai un autel sur un tertre élevé dans le bois le plus apparent d'Ida, et dans tous les temps je vous immolerai de superbes victimes. Soyez donc pleine de bienveillance pour moi : faites que je sois un héros illustre parmi les Troyens, que ma postérité soit florissante dans l'avenir, que moi-même je jouisse longtemps encore des

lumières du soleil, que comblé de biens parmi les peuples j'arrive au seuil d'une longue vieillesse.

Vénus, fille de Jupiter, lui répond en ces mots :

– Anchise, le plus illustre des mortels nés sur la terre, pourquoi m'égaler aux divinités ? Je ne suis point une déesse : je suis une mortelle : la mère qui me donna le jour est mortelle aussi ; mon père est l'illustre Otrée ; vous devez le connaître : il règne sur toute la Phrygie aux fortes murailles. Je sais également bien votre langue et la mienne : une Troyenne m'ayant reçue de ma tendre mère m'éleva dans notre palais et me prodigua ses soins dès ma plus tendre enfance. Ainsi, je parle également bien et votre langue et la mienne. Mercure à la baguette d'or vient de m'enlever à un choeur que conduisait Diane armée de flèches et qui se plaît au tumulte de la chasse. Nous étions là plusieurs nymphes et plusieurs vierges aux riches dots : nous jouions ensemble en formant un grand cercle. C'est là que m'a saisi le meurtrier d'Argus : il m'a conduit à travers les champs cultivés par les mains des hommes, à travers les terres incultes et désertes qu'habitent les bêtes sauvages au sein des vallées ténébreuses : mes pieds semblaient ne pas toucher la terre. Il m'a dit que j'étais destinée à partager la couche d'Anchise, que je serai son épouse fidèle, et que je lui donnerai de beaux enfants : après m'avoir montré votre demeure et révélé ces oracles, le meurtrier d'Argus est retourné dans l'assemblée des immortels ; moi cependant, j'arrive auprès de vous, guidée par l'inflexible nécessité. Mais je vous en supplie à genoux, Anchise, au nom de Jupiter et de vos illustres parents, car un héros tel que vous n'est pas né de mortels obscurs, conduisez-moi vierge et sans avoir goûté l'amour auprès de votre père, de votre mère prudente et de vos frères nés du même sang que vous, afin qu'ils voient si je suis destinée à faire une digne épouse. Envoyez aussi un rapide messager chez les Phrygiens aux nombreux coursiers pour prévenir de vos desseins mon père et ma mère que j'ai laissés dans l'affliction. Ils vous donneront de l'or en abondance et de somptueux vêtements ; vous recevrez d'eux des présents nombreux et

magnifiques. Ces devoirs accomplis, nous célébrerons un mariage désiré, qui sera honorable aux yeux des hommes et des dieux immortels.

En parlant ainsi, Vénus répand un vif désir dans l'âme du berger. L'amour pénètre le coeur d'Anchise, qui répond par ces mots :

– Si vous êtes une mortelle, si vous êtes issue d'une femme, si, comme vous me le dites, l'illustre Otrée est votre père, si c'est la volonté de Mercure que vous venez en ces lieux, vous serez dans tous les temps appelée mon épouse : nul des dieux et des hommes ne m'empêchera de m'unir de suite d'amour avec vous ; Apollon lui-même devrait-il me percer de ses flèches terribles, je consentirais, femme semblables aux déesses, je consentirais après avoir partagé votre couche à descendre dans le sombre royaume de Pluton.

En prononçant ces paroles il saisit la main de la déesse. Vénus au doux sourire se détourne, baisse ses beaux yeux et se glisse timidement dans la couche superbe. Elle était formée de tapis doux et délicats, des peaux d'ours et de lions rugissants tués sur les hautes montagnes. Tous deux étant montés sur cette couche, Anchise détache la brillante parure de Vénus, les bracelets arrondis, les boucles d'oreilles et les colliers ; il dénoue sa ceinture, enlève à la déesse ses vêtements superbes et les place sur un siège enrichi de clous d'argent. Ainsi, par la volonté des dieux et des destins, un homme sans le savoir reposa dans les bras d'une immortelle.

À l'instant où les pasteurs ramenant des pâturages émaillés de fleurs les boeufs et les grasses brebis les reconduisent à l'étable, Vénus répand sur Anchise le plus doux, le plus profond sommeil et reprend ses vêtements magnifiques. Ainsi vêtue, la puissante déesse s'arrête à l'entrée de la bergerie : sa tête touche le sommet de la porte ; son visage rayonne d'une beauté divine, beauté qui n'appartient qu'à Cythérée couronnée de violettes. Elle réveille aussitôt Anchise et lui dit :

– Fils de Dardanus, lève-toi ; pourquoi rester ainsi plongé

dans le sommeil ? considère mes traits et dis si je te parais telle que j'étais lorsque tes yeux m'ont vue pour la première fois.

À ce discours, Anchise se réveille ; mais dès qu'il aperçoit le cou et les yeux de Vénus, il est saisi de crainte et détourne la vue : puis, se couvrant le visage de sa tunique, il implore la déesse en ces mots :

– Divinité puissante, dès que je vous ai vue je vous ai reconnue pour une déesse : vous ne m'avez pas dit la vérité ; mais je vous en conjure à genoux, par Jupiter, dieu de l'égide, ne permettez pas que je vive misérable parmi les hommes ; prenez pitié de moi, car la vie n'est pas longue pour l'homme qui s'est uni d'amour aux déesses.

– Anchise, héros plein de gloire, lui répond la fille de Jupiter, rassure-toi ; que ton esprit cesse de se troubler. Tu n'as rien à craindre ni de moi ni des autres divinités, car tu es aimé des dieux. Un fils te naîtra qui régnera sur les Troyens ; ses enfants engendreront à jamais d'autres enfants. Il portera le nom d'Énée, parce que je souffre une douleur terrible pour avoir reposé dans les bras d'un mortel : ceux de ta race seront illustres entre tous : ils égaleront presque les dieux par l'intelligence et la beauté. Ainsi jadis Jupiter enleva le blond Ganymède à cause de son admirable beauté, pour le mettre au rang des divinités et pour être l'échanson des dieux dans le palais de Jupiter, et depuis il est honoré de toute la céleste assemblée quand il puise le rouge nectar dans un cratère d'or. Cependant Tros, ignorant en quel lieu la tempête avait emporté son fils, éprouvait un chagrin profond : ses gémissements étaient continuels. Jupiter en eut pitié ; il lui donna pour la rançon de son fils des coursiers rapides destinés à porter les dieux. Tel fut le présent de Jupiter. Par son ordre, Mercure le messager des dieux, lui annonça en outre que ce fils était pour jamais affranchi de la vieillesse et de la mort. Tros, ayant reçu le message de Jupiter, cessa de gémir ; son âme ressentit une joie extrême, et dans son bonheur il poussa dans la plaine ses coursiers aussi rapides que le vent. De même encore, la brillante Aurore enleva un de vos aïeux, Tithon, semblable aux

divinités. Elle se rendit ensuite auprès du redoutable Jupiter, et lui demanda que son époux fût immortel et vécût éternellement. Jupiter lui promit de réaliser ses désirs. Insensée ! La vénérable Aurore ne songea pas à assurer à son époux une jeunesse éternelle et à lui épargner les chagrins de la vieillesse. Tant qu'il fut à la fleur de l'âge, il habita les bords de l'Océan aux extrémités de la terre, â coté d'Aurore, la fille du matin ; mais quand la blancheur vint argenter ses cheveux et sa barbe épaisse, l'Aurore abandonna la couche de Tithon ; elle continua cependant, à le nourrir de pain et d'ambroisie dans ses demeures, à lui fournir des vêtements magnifiques. Mais quand arrivé aux derniers termes de la vieillesse il ne pouvait plus ni mouvoir, ni soulever ses membres, voici le parti qui parut le meilleur à Aurore : elle le plaça dans une chambre dont elle ferma soigneusement les portes : là sa voix ne peut presque se faire entendre ; il n'a plus ce qui animait jadis ses membres agiles.

– Je ne veux donc point te mettre au rang des dieux pour te rendre immortel et te faire vivre à jamais. Mais tant que tu seras comme aujourd'hui dans l'éclat de ta beauté et de la noble taille, tu seras appelé mon époux, nul chagrin n'obscurcira ton esprit plein de sagesse. Enfin le jour viendra où tu seras soumis à la froide vieillesse, triste sort de tous les humains, à la vieillesse importune et pénible que les dieux mêmes ont en horreur ; alors dans l'assemblée des dieux j'éprouverai à cause de toi une honte éternelle. Auparavant ils craignaient mes discours et mes conseils, car je les avais tous soumis, je leur avais inspiré le désir de s'unir à des femmes mortelles ; mais ma bouche n'osera plus se glorifier en leur présence, parce que j'ai commis une grande faute, une faute irréparable ; mon âme est tombée dans l'erreur : je porte un fils dans mon sein pour avoir reposé dans les bras d'un homme. Dès que cet enfant verra la lumière, il sera élevé par les nymphes agrestes aux larges tuniques, elles qui habitent cette haute et divine montagne et ne suivent ni les dieux ni les hommes ; cependant elles jouissent d'une longue vie, elles se nourrissent d'ambroisie et forment de

belles danses avec les dieux. Les silènes et le clairvoyant Mercure s'unissent d'amour avec elles dans les grottes profondes. Quand elles viennent au monde, la terre féconde produit aussitôt les pins et les chênes à la haute chevelure, arbres verdoyants : ils s'élèvent dans leur magnifique vigueur sur les montagnes escarpées où ils forment le bois sacré des immortels, et les hommes ne les frappent jamais de la cognée. Lorsque vient pour eux la destinée de la mort, ces beaux arbres se desséchant, leur écorce se pourrit autour du tronc et leurs branches tombent ; alors la vie les quitte, ils ne jouissent plus de la clarté du soleil. Telles sont les nymphes qui élèveront mon fils. Quand il atteindra l'âge heureux de l'adolescence, ces divinités t'amèneront l'enfant pour te le montrer. Cette jeune fleur pénétrera ton âme d'une vive allégresse (il ressemblera aux dieux), et tu conduiras cet enfant bien-aimé dans la superbe ville d'Ilion. Là, si quelqu'un t'interroge et te demande quelle mère le porta dans son sein, souviens-toi de répondre comme je vais te l'ordonner :

– On dit qu'il est né d'une de ces belles nymphes qui habitent la campagne ombragée des forêts.'

Si dans un moment d'imprudence tu leur disais que tu t'es uni d'amour à la belle Cythérée, Jupiter, furieux, t'écraserait de sa foudre brillante. Tels sont mes ordres : garde-les dans ton âme, ne me nomme jamais et crains la vengeance des dieux immortels.

À ces mots elle revole à l'instant dans les cieux élevés.

Salut, ô déesse qui régnez sur la charmante contrée de Chypre : je vous ai célébrée d'abord et maintenant je vais dire un autre hymne.

4. – À Cérès.

Je chanterai d'abord Cérès à la belle chevelure, déesse vénérable, et sa fille légère à la course, jadis enlevée par Pluton. Jupiter, roi de la foudre, la lui accorda lorsque, loin de sa mère au glaive d'or, déesse des jaunes moissons, jouant avec les jeunes filles de l'Océan vêtues de flottantes tuniques, elle cherchait des fleurs dans une molle prairie et cueillait la rose, le safran, les douces violettes, l'iris, l'hyacinthe et le narcisse. Par les conseils de Jupiter, pour séduire cette aimable vierge, la terre, favorable à l'avare Pluton, fit naître le narcisse, cette plante charmante qu'admirent également les hommes et les immortels : de sa racine s'élèvent cent fleurs ; le vaste ciel, la terre féconde et les flots de la mer sourient à ses doux parfums. La déesse enchantée arrache de ses deux mains ce précieux ornement ; aussitôt la terre s'entrouvre dans le champ Crysien, et le fils de Saturne, le roi Pluton, s'élance porté par ses chevaux immortels. Le dieu saisit la jeune vierge malgré ses gémissements et l'enlève dans un char étincelant d'or. Cependant elle pousse de grands cris en implorant son père, Jupiter, le premier et le plus puissant des dieux. Aucun immortel, aucun homme, aucune de ses compagnes n'entendit sa voix. Mais la fille prudente de Perséus, Hécate au long voile, l'entendit du fond de son antre, et le Soleil, fils brillant d'Hypérion, entendit aussi la jeune fille implorant son père Jupiter. En cet instant, le Soleil, éloigné de tous les dieux, recevait dans son temple les sacrifices somptueux des faibles mortels.

Ainsi, du consentement de Jupiter, Pluton, qui dompte tout, fils renommé de Saturne, porté par ses immortels coursiers, entraînait cette jeune fille malgré sa résistance et quoiqu'il fût

son oncle paternel. Tant qu'elle aperçut encore la terre, le ciel étoilé, la vaste mer et quelques rayons du soleil, elle espéra que sa mère vénérable ou quelqu'un des dieux immortels pourrait l'entrevoir. Cette espérance inspirait du calme à sa grande âme, quoique accablée de tristesse. Les montagnes jusques à leur sommet, la mer jusque dans ses profondeurs, retentissaient des éclats de sa voix divine. Son auguste mère l'entendit. Une vive douleur descend aussitôt dans son âme, de ses deux mains elle déchire les bandelettes autour de ses cheveux divins ; elle revêt ses épaules d'un manteau d'azur, et, comme l'oiseau, s'élève impatiente sur la terre et sur les mers. Mais aucun dieu, aucun homme ne voulut lui dire la vérité, le vol d'aucun oiseau ne put la guider par un augure certain. Pendant neuf jours la vénérable Cérès parcourut la terre, portant dans ses mains des torches allumées. Absorbée dans la douleur, elle ne goûta durant ce temps ni l'ambroisie ni le nectar, elle ne plongea point son corps dans le bain. Mais lorsque brilla la dixième aurore, Hécate, un flambeau dans les mains, se présenta devant elle et lui dit ces paroles :

– Auguste Cérès, déesse des saisons et des moissons, lequel des dieux ou des mortels a donc enlevé Proserpine et rempli ainsi votre âme de chagrins ? Je viens d'entendre sa voix, mais je n'ai pu apercevoir quel était le ravisseur.

Ainsi dit Hécate. Cérès, la fille de Rhée, ne répond point à ce discours, mais elle s'éloigne avec la déesse en tenant dans ses mains les torches allumées. Toutes deux se rendent auprès du Soleil, observateur des dieux et des hommes. Arrivées devant ses coursiers, elles s'arrêtent, et Cérès l'interrogé par ces paroles :

– Soleil ! si jamais mes actions ou mes discours ont pu vous réjouir, traitez-moi comme une déesse, prenez pitié de ma douleur. J'ai entendu dans les airs la voix et les plaintes de la fille que j'ai enfantée, tendre fleur, admirablement belle. Il m'a semblé que quelque audacieux lui faisait violence, et mes yeux n'ont pu la découvrir. Mais vous qui du haut des cieux éclairez de vos rayons et la terre et les mers, dites-moi avec sincérité,

divinité chérie, si vous avec découvert quelque chose et quel est celui des dieux ou des hommes qui a saisi ma fille avec violence et l'a enlevée loin de moi.

Elle dit. Le fils d'Hypérion lui répondit alors en ces mots :

– Fille de Rhée à la belle chevelure, puissante Cérès, vous connaîtrez la vérité : je vous honore et je prends pitié des peines que vous ressentez de la perte de votre fille chérie. Aucun des immortels n'a causé votre malheur, si ce n'est Jupiter, dieu des nuages, qui permit à Pluton de nommer votre fille sa tendre épouse, quoique son oncle paternel. Ce dieu a enlevé la jeune vierge et malgré ses cris l'a conduite avec ses coursiers au sein des ténèbres éternelles. O déesse ! calmez votre grande douleur ! ne livrez pas inutilement votre âme à la colère indomptable. Pluton, roi puissant entre tous les dieux n'est point indigne d'être votre gendre : oncle paternel de votre fille, il est du même sang que vous. Un grand honneur lui est échu lorsque, dans le principe, les trois parts furent faites. Maintenant il habite avec ceux sur lesquels il lui fut accordé de régner.

En achevant ces mots, il excite ses coursiers. Eux, s'élançant à sa voix, emportent facilement le char léger, comme des oiseaux rapides aux ailes étendues. Cependant Cérès s'abandonne à une douleur plus vive et plus profonde. Irritée contre le fis de Saturne, elle s'éloigne pour longtemps de l'assemblée des dieux et du vaste Olympe. Puis, après avoir changé de forme, elle parcourt, les villes et les champs fertiles des mortels. Aucun homme, aucune femme aux larges tuniques ne la reconnut en la voyant, avant qu'elle fût venue dans la maison du vaillant Céléus, qui régnait alors dans la ville parfumée d'Éleusis.

Le coeur plein de tristesse, elle s'assied sur les bords de la route, près du puits Parthénius, où les citoyens venaient se désaltérer. Elle se tient à l'ombre d'un olivier touffu, sous les traits d'une femme figée, privée des faveurs de Vénus, comme sont les nourrices des enfants des rois qui rendent la justice et

les intendantes des palais aux voûtes sonores. Les filles de Céléus, venant puiser l'eau jaillissante pour la porter dans les vases d'airain au palais de leur père, l'aperçurent assise. Elles étaient quatre, belles comme des divinités et éblouissantes de jeunesse : Callidice, Disidice, l'aimable Démo et Callithoë, l'aînée de toutes. Elles ne reconnaissent point Cérès : il est difficile aux mortels de reconnaître les dieux. Elles abordent la déesse et font entendre ces paroles :

– Bonne femme, quels peuples anciens venez vous de quitter ? Pourquoi vous éloigner de la ville et ne pas venir dans nos demeures ? Là, dans nos palais ombragés, sont des femmes de votre âge ; il en est aussi de plus jeunes. Elles vous accueilleraient avec amitié, leurs discours et leurs paroles seraient pour vous remplis de bienveillance.

Elles parlèrent ainsi. L'auguste déesse répondit en ces mots :

– Mes enfants, quelque rang que vous occupiez parmi les femmes, soyez heureuses ; je vais vous répondre. Nous devons parler sincèrement à ceux qui nous interrogent. Mon nom est Déo ; je l'ai reçu de ma mère vénérable. Maintenant j'arrive, malgré moi, de la Crète portée sur le vaste dos de la mer. Des pirates m'ont enlevée avec violence, puis leur navire a abordé à Thorice, où plusieurs captives sont descendues sur la plage, tandis que les nautoniers préparaient le repas du soir près du vaisseau amarré. Pour moi, qui n'avais aucun désir de prendre la douce nourriture, je me suis échappée furtivement le long du rivage. J'ai fui ces maîtres insolents qui voulaient me vendre â un grand prix quoiqu'ils m'eussent obtenue sans rançon. Mes courses errantes m'ont amenée jusqu'en ces lieux. J'ignore quel est ce pays, quels sont les hommes qui l'habitent. Quant à vous, puissent les dieux qui règnent dans l'Olympe vous accorder d'être unies bientôt à de jeunes époux et de donner le jour à des enfants selon vos désirs ! Cependant prenez pitié de moi, jeunes filles ; ayez de la bienveillance pour moi, enfants chéris, jusqu'à ce que j'arrive dans la maison d'un homme ou d'une femme où je remplirai avec plaisir tous les devoirs qui conviennent â une femme âgée. Je porterai dans mes bras un enfant nouveau-né,

je l’élèverai avec soin et j’aurai la garde de la maison. Ou bien, dans l’intérieur de la chambre, je préparerai le lit des maîtres, et j’enseignerai leurs tâches aux femmes.

Voilà ce que dit Cérès. Alors une de ces jeunes vierges, Calladice, la plus belle fille de Céléus, lui répondit en ces termes :

– O ma mère ! toutes nos peines, quelque grandes qu’elles soient, il faut les supporter, puisque les dieux nous les envoient : leur puissance est plus grande que la nôtre. Je vous indiquerai tous les hommes qui tiennent ici le premier rang dans le pouvoir, qui sont grands parmi le peuple et dont la prudence et la justice protègent les murs de la cité. Voici la demeure du sage Triptolème, celle de Dioclée, celle de Polyxène, celle de l’irréprochable Eumolpe, celle de Dolichus et celle de notre généreux père. Les épouses de ces héros veillent avec soin dans leurs maisons : à peine vous auront-elles vue qu’elles vous accueilleront toutes ; aucune ne méprisera votre extérieur ; aucune ne vous éloignera de son foyer, car vous ressemblez à une divinité. Mais si vous voulez, attendez ici, nous irons dans le palais de mon père, nous raconterons fidèlement cette aventure à notre mère, la vénérable Métanire, et si la reine nous ordonne de vous conduire dans notre maison, vous n’aurez plus à chercher un autre asile. Ce palais renferme un fils que mes parents ont eu dans leur vieillesse, jeune enfant qu’ils désiraient de toute l’ardeur de leur âme et qu’ils chérissent avec tendresse : si vous l’élevez et qu’il atteigne heureusement son adolescence, vous serez récompensée des soins donnés à son enfance si richement que toutes les femmes en vous voyant envieront votre sort.

Telles furent les paroles de la fille de Celéus. Cérès fait un signe de tête pour approuver ce dessein. Aussitôt les jeunes filles emportent les vases brillants qu’elles ont remplis d’eau. Elles arrivent à la maison paternelle et racontent à leur mère tout ce qu’elles ont vu, tout ce qu’elles ont entendu. Métanire aussitôt leur commande d’appeler cette femme et de lui promettre de sa part de riches salaires. Pareilles à de jeunes

biches, ou plutôt à des génisses rassasiées du pâturage qui bondissent sur la prairie durant la saison du printemps, les jeunes filles s'élancent en retenant les plis de leurs robes sur la route sillonnée par les chars. Leur chevelure, semblable à la fleur du safran, flottait en longues boucles sur leurs épaules.

Elles retrouvent la déesse toujours assise au bord du chemin où peu de temps auparavant elles l'avaient laissée ; elles lui servent de guides pour la conduire dans la maison de leur père. Cérès les suivait le coeur inondé de chagrin et la tête couverte ; son voile bleu descendait jusqu'à ses pieds. Elles arrivent ainsi au palais de Céléus. Leur vénérable mère était assise tout près de la porte solide, tenant son jeune enfant, tendre fleur qui reposait sur son sein : ses filles, empressées, accourent autour d'elle. Cependant la déesse franchit le seuil ; sa tête touche aux poutres de la salle et fait resplendir un éclat divin à travers les portes. Alors la surprise et la pâle crainte s'emparent de la reine ; elle lui offre son siège, elle l'engage à s'asseoir ; mais Cérès, déesse des saisons et des moissons, ne veut point se reposer sur ce trône éclatant, elle reste silencieuse et tient ses beaux yeux baissés jusqu'à ce que la sage Iambé lui présente un siège qu'elle couvre d'une blanche peau de brebis. Là elle s'assied et de ses mains elle retient son voile. Triste, elle resta longtemps sur son siège, ne disant rien, n'interrogeant ni de la voix ni du geste, mais immobile dans sa douleur, sans prendre ni breuvage ni nourriture, et le coeur consumé de tristesse par le désir qu'elle avait de revoir sa fille à la flottante tunique.

Enfin la sage Iambé, s'abandonnant à mille paroles joyeuses, parvint à distraire l'auguste déesse, la fit doucement sourire et répandit le calme dans son âme. Les aimables saillies de cette jeune fille la lui rendirent dans la suite toujours plus chère. Alors Métanire lui présente une coupe remplie d'un vin délicieux. Elle le refuse, disant qu'il ne lui est pas permis de boire du vin ; mais elle demande qu'on lui donne à boire de l'eau mêlée avec de la farine dans laquelle on broierait un peu de menthe. Métanire alors prépare ce breuvage et le lui présente comme elle le désire. L'auguste Déo accepte par grâce,

et Métanire commence l’entretien en ces termes :

– Salut, étrangère. Je ne puis croire que vous soyez issue de parents obscurs : vous êtes certainement née de héros illustres ; vos yeux sont resplendissants de grâce et de pudeur comme ceux des rois qui rendent la justice. Quelles que soient nos peines, il faut savoir les supporter parce qu’elles nous viennent des dieux : c’est le joug qui pèse sur notre tête. Puisque vous êtes arrivée en ces lieux, vous prendrez part à tous les biens que je possède. Ayez soin de ce fils que les immortels m’ont accordé dans ma vieillesse à l’instant où je ne l’espérais plus ; ce fils, objet de tous mes voeux et de tous mes désirs, si vous l’élevez avec soin et qu’il arrive heureusement aux jours de la jeunesse, toutes les femmes qui vous verront porteront envie à votre sort, tant vous serez récompensée des soins prodigués à mon enfant.

– Et vous aussi, grande reine, je vous salue, lui répond Cérès, et que les dieux vous comblent de joie ! Oui, je recevrai votre fils comme vous le commandez et je l’environnerai de tels soins que jamais maléfice dangereux, jamais plante mauvaise, ne pourront le troubler. D’ailleurs je sais un remède plus puissant que toutes les plantes coupées dans les forêts, je sais un préservatif infaillible contre les sortilèges.

À peine Cérès a-t-elle prononcé de telles paroles qu’elle prend l’enfant dans ses mains immortelles et le suspend à son sein parfumé. La mère en avait le coeur réjoui. C’est ainsi qu’elle élève dans le palais le fils de Céléus, Démophon, qu’enfanta la belle Métanire. Il croissait beau comme un dieu, ne se nourrissant pas de pain, ne mangeant pas de lait. Cérès le frottait d’ambroisie, comme le fils d’un immortel, l’animait de son souffle et le portait sur son sein. Pendant la nuit, à l’insu de ses parents, elle le couchait, comme un tison, dans un ardent foyer. Tous s’étonnaient de le voir ainsi croître en vigueur et se développer semblable aux dieux. Sans nul doute la déesse serait parvenue à l’affranchir de la vieillesse et de la mort sans l’imprudence de Métanire. Durant la nuit, elle observa Cérès et l’aperçut de sa chambre parfumée. Elle poussa aussitôt un grand cri, elle se frappa les deux cuisses, et son âme tremblante pour

l'enfant fut agitée d'une grande colère. Alors dans sa douleur elle laisse échapper ces mots :

– O mon fils, Démophon, c'est ainsi que l'étrangère te jette dans le feu, me livrant au deuil, aux chagrins les plus amers !

Métanire parlait ainsi en pleurant. L'auguste déesse l'entendit. Alors Cérès, irritée, retire du foyer cet enfant bien-aimé que la reine avait conçu contre toute espérance ; de ses mains divines elle le dépose à terre, un violent courroux anime son coeur ; elle adresse ces paroles à la belle Métanire :

– Que les hommes sont aveugles et insensés ! ils ne connaissent ni les biens ni les maux que leur réserve le destin : c'est ainsi que ton imprudence fait aujourd'hui ton propre malheur. Oui, j'en fais le serment par l'onde inexorable du Styx, serment des dieux, j'aurais affranchi ton fis de la vieillesse et de la mort, je l'aurais doué d'une gloire éternelle. Maintenant il ne pourra échapper à la mort et à la destinée, mais il jouira toujours d'un grand honneur parce qu'il a reposé sur mes genoux et qu'il s'est endormi dans mes bras. Cependant, quand viendra sa jeunesse, les enfants d'Éleusis verront s'élever sans cesse entre eux les discordes funestes de la guerre. Je suis Cérès, pleine de gloire ; je fais la joie et le bonheur des dieux et des hommes. Allons, que près de la ville et de ses murs élevés tout le peuple me bâtisse un temple avec un grand autel sur la haute colline Callichore ! Je vous enseignerai les mystères, vous les célébrerez avec piété et vous apaiserez ainsi mon âme.

La grande déesse, parlant ainsi, change de forme et secoue sa vieillesse : la beauté respire autour d'elle, une odeur agréable s'échappe de ses voiles parfumés, la lumière de son corps divin rayonne autour de la déesse, ses blonds cheveux flottent sur ses épaules ; tout le palais est rempli d'une splendeur semblable à l'éclair de la foudre. La déesse alors disparaît de ces demeures. En ce moment, Métanire sent fléchir ses genoux, elle reste longtemps sans voix, elle oublie même de relever son fils étendu sur la terre. Cependant les cris plaintifs de Démophon arrivent jusqu'aux oreilles de ses soeurs : aussitôt elles

s'élancent de leurs couches ; l'une d'elles prend l'enfant dans ses bras et le presse contre son sein, une autre allume du feu, la troisième court avertir la mère ; puis, groupées autour de leur frère, elles lavent son corps palpitant et le comblent de caresses ; mais rien ne peut apaiser son âme : ses nourrices et ses gouvernantes sont bien inférieures à Cérès.

Durant toute la nuit, en proie à la plus grande frayeur, elles apaisent l'illustre déesse. Dès que l'aurore se lève à l'horizon, elles racontent au puissant Céléus toute la vérité, comme le leur a ordonné la déesse Cérès à la couronne resplendissante. Alors le roi réunit ses peuples nombreux, leur donne l'ordre d'élever à la déesse un temple et un autel sur le sommet d'une colline. Tous se hâtent d'exécuter ses ordres : un temple est construit comme le commande Céléus et s'avance rapidement par la volonté de la déesse. Dès qu'il fut terminé, le peuple cessa les travaux, chacun rentra dans sa demeure.

Alors la blonde Cérès vient s'y asseoir, loin de tous les dieux ; et le coeur rongé de tristesse par le désir de revoir sa fille à l'ample tunique, elle envoya une année terrible et funeste aux mortels : la terre ne produisit point de semences ; Cérès à la belle couronne les retenait dans les sillons. C'est en vain que les boeufs traînaient dans les champs le soc recourbé de la charrue ; c'est en vain que le froment le plus pur était répandu dans les guérets : la race des mortels allait périr par les horreurs de la faim, les sacrifices et les offrandes allaient manquer pour toujours aux divinités de l'Olympe si Jupiter, à la vue de ces maux, n'eût conçu dans son âme une sage résolution. Il envoie Iris aux ailes d'or appeler Cérès à la blonde chevelure et brillante d'une aimable beauté. Iris, d'après les ordres de Jupiter, franchit l'espace d'un vol rapide. Arrivée à la ville d'Éleusis, elle trouve dans le temple Cérès couverte d'un voile d'azur ; elle lui adresse aussitôt ces paroles :

– Cérès, le grand Jupiter à l'immuable volonté vous ordonne de venir à l'assemblée des dieux immortels. Hâtez-vous, afin que l'ordre de Jupiter ne reste pas inaccompli.

Les paroles d'Iris étaient suppliantes, mais Cérès n'obéit pas. Jupiter lui adresse tous les dieux immortels : ils la conjurent tour à tour de venir dans l'Olympe ; ils lui offrent de nombreux présents et lui promettent dans l'assemblée des dieux tous les honneurs qu'elle pourra désirer. Mais nul ne peut fléchir le coeur de la déesse irritée. Elle rejette leurs voeux : enfin elle annonce qu'elle n'ira dans l'Olympe qu'après avoir revu sa fille aux doux regards.

Dès que Jupiter connaît cette résolution, il envoie dans l'Érèbe Mercure à la baguette d'or. Il le charge de décider Pluton, par des paroles insinuantes, à permettre que la chaste Proserpine s'éloigne du ténébreux empire et jouisse de la lumière dans l'assemblée des dieux, afin que Cérès soit apaisée à la vue de sa fille. Mercure obéit à cet ordre, il abandonne les demeures de l'Olympe et s'élance dans les abîmes de la terre. Il trouve le roi des ombres dans son palais, assis sur sa couche à côté de sa vénérable épouse, que le désir de revoir sa mère accablait de tristesse. Le meurtrier d'Argus s'approche de Pluton et lui tient ce discours :

– Pluton à la noire chevelure, roi des ombres, Jupiter m'ordonne de conduire la chaste Proserpine hors de l'Érèbe, au milieu de nous, afin que Cérès, voyant sa fille, abandonne sa colère envers les immortels. Cette déesse a le dessein terrible d'anéantir la race des mortels en cachant la semence au fond de la terre et de détruire ainsi les honneurs des divinités. Elle nourrit une colère terrible ; elle ne s'unit point aux autres dieux : seule à l'écart dans son temple parfumé, elle a fixé son séjour dans la forte citadelle d'Éleusis.

À ce discours, Pluton, roi des morts, sourit. Obéissant à l'ordre de Jupiter, il parle en ces mots à la prudente Proserpine :

– Retournez, Proserpine, auprès de votre mère au voile d'azur. Conservez en votre âme une douce pensée et ne vous abandonnez pas à des chagrins inutiles. Certes, parmi les immortels, je ne suis pas un mari indigne de vous, moi, frère de

Jupiter. Quand vous reviendrez en ces lieux, vous régnerez sur toutes les ombres qui les habitent, et vous jouirez des grands honneurs réservés aux divinités, et le châtiment frappera l'impie qui négligerait de vous offrir pieusement des sacrifices et d'accomplir les dons sacrés.

Il dit. La prudente Proserpine, pleine de joie, s'élance avec allégresse. Pluton alors s'approchant d'elle en secret lui fait manger un doux pépin de grenade, pour qu'elle ne puisse pas toujours rester auprès de sa vénérable mère, Cérès au voile d'azur. Puis ce dieu qui dompte toutes choses attelle ses coursiers immortels à son char étincelant d'or. Proserpine y monte ; Mercure prend en main le fouet et les rênes ; ils quittent le sombre royaume ; les chevaux volent avec joie, et les deux divinités franchissent promptement d'immenses espaces : ni la mer, ni les fleuves rapides, ni les vallées verdoyantes, ni les collines n'arrêtent l'essor impétueux des coursiers immortels ; plus élevés que les collines, ils fendent de leur course rapide l'immensité de l'air. Enfin le char s'arrête devant le temple qu'habitait la blonde Cérès. Elle, à la vue de sa fille, s'élance comme une ménade qui se précipite de la montagne dans la sombre forêt. Proserpine, sautant à bas du char, court, prompte comme l'oiseau, au-devant de sa mère, lui baise la tête, lui prend les mains. Cérès, en embrassant sa fille, sent de douces larmes mouiller ses joues, sa voix expire sur ses lèvres ; puis, après un court silence, elle interroge Proserpine et lui dit ces paroles :

– Chère enfant, n'as-tu goûté aucune nourriture auprès du roi des morts ? Parle, ne me cache rien, que je connaisse la vérité, car s'il en était ainsi, tu pourrais désormais toujours habiter près de moi, près de ton père, le redoutable Jupiter, et tu serais honorée par tous les dieux. Mais si tu as goûté quelque nourriture, alors retournant de nouveau dans le sein de la terre, tu consacreras le tiers de l'année à ton époux, et les deux autres tiers, tu les passeras auprès de moi et des dieux immortels. À l'époque où la terre enfanta les fleurs odorantes et variées du printemps, tu reviendras des obscures ténèbres, au grand

étonnement des dieux et des hommes. Mais dis-moi par quelle ruse le terrible Pluton t'a trompée.

– Mère, répondit Proserpine, je vais tout vous dire avec sincérité. Lorsque Mercure, messager rapide de Jupiter et des autres dieux, est venu me faire sortir de l'Érèbe et m'amener à vous pour calmer votre colère, je me suis élancée avec joie ; mais Pluton m'a donné en secret un pépin de grenade, délicieuse nourriture, et m'a forcée de le manger. Je vais vous dire maintenant comment le fils de Saturne m'enleva par la secrète volonté de mon père et m'emporta dans les abîmes de la terre ; je vais tout vous raconter comme vous le désirez. Nous étions plusieurs jeunes filles dans une riante prairie : Lanippe, Phéno, Mélite, Yanthe, Électre, Yaché, Rhodia, Calliroé, Mélobosis, Tyché, la belle Ocyroé, Chryséis, Janire, Acaste, Admote, Rhodèpe, Plouto, la tendre Calypso, Styx, Uranie, l'aimable Glaxaure, Pallas, vaillante dans les combats, et Diane, heureuse de ses flèches ; nous jouions ensemble, cueillant mille fleurs variées ; nous réunissions en bouquets le safran parfumé, l'iris, l'hyacinthe, les roses au calice odorant, le lys d'une éclatante blancheur et le narcisse semblable au safran que la terre féconde venait d'enfanter. Joyeuse, j'arrache cette plante superbe : à l'instant la terre s'entrouvre, le redoutable Pluton s'élance, et, malgré ma résistance, m'emporte au sein des ténèbres sur son char étincelant d'or. Dans ma fuite, je poussais des cris lamentables. O ma mère ! voilà tout. Quoique triste, je vous ai tout dit avec sincérité.

Ainsi, durant tout le jour, les déesses se réjouirent au fond de leur coeur par de mutuelles caresses. Leur âme cessa de s'affliger. Elles échangèrent ensemble les témoignages de la plus douce joie. En ce moment près de ces divinités arrive Hécate au voile éclatant ; elle embrasse tendrement la chaste fille de Cérès. Dès lors elle fut toujours la compagne et l'amie de Proserpine. Jupiter, maître de la foudre, ordonne à Rhée d'amener Cérès au voile d'azur dans l'assemblée des immortels et de lui promettre les honneurs divins qu'elle désirait. Il permet que Proserpine passe un tiers de l'année dans les

sombres demeures et le reste du temps auprès de sa mère et des autres dieux. Ainsi le veut Jupiter. La déesse se hâte d'accomplir son message : elle s'élance rapidement des hauteurs de l'Olympe et arrive à Rhadios, jadis campagne fertile, aujourd'hui frappée de stérilité, aride, dépouillée de feuillage. Par la volonté de Cérès, le froment reste enfoui sans fécondité : pourtant la déesse permettra plus tard que ces champs soient couverts de longs épis au retour du printemps, et que des moissons abondantes destinées à être réunies en gerbes jaunissent encore les guérets. La déesse, ayant franchi les plaines de l'air, s'arrête en ces lieux.

Les deux divinités sont joyeuses de se revoir. Leur coeur s'en réjouit. Rhée adresse alors ces paroles à Cérès :

– Ma fille, Jupiter, maître de la foudre, vous ordonne de venir prendre place parmi les immortelles et vous promet de vous faire rendre les honneurs que vous désirez au milieu des divinités. Il a décidé que votre fille demeurera la troisième partie de l'année dans les sombres demeures et le reste avec vous et les autres dieux. Il l'a promis d'un signe de sa tête : venez donc, mon enfant, laissez-vous fléchir par ces promesses, ne soyez pas plus longtemps irritée contre Jupiter ; rendez promptement les fruits nourrissants de la terre aux mortels.

Cérès à la belle couronne ne résiste point à ces paroles ; elle rend la fécondité aux campagnes : la terre se couvre de feuillages et de fleurs ; la déesse enseigne aux rois chefs de la justice, à Triptolème, à Dioclès, écuyer labile, au courageux Eumolpe, à Céléus, pasteur des peuples, le ministère sacré de ses autels ; elle confie à Triptolème, à Polyxène, à Dorlè les mystères sacrés qu'il n'est permis ni de pénétrer ni de révéler : la crainte des dieux doit retenir notre voix. Heureux celui des mortels qui fut témoin de ces mystères ; mais celui qui n'est point initié, qui ne prend point part aux rites sacrés, ne jouira point d'une aussi belle destinée, même après sa mort, dans le royaume des ténèbres.

Cérès ayant accompli ses desseins, les deux divinités

remontèrent dans l'Olympe et se mêlèrent à l'assemblée des immortels. Là, environnées d'une sainte vénération, elles habitent auprès du formidable Jupiter. Heureux entre tous les mortels celui qu'elles chérissent : elles envoient pour le visiter dans ses demeures le dieu Plutus, qui distribue la richesse aux faibles humains.

Auguste déesse des saisons, puissante Cérès, qui nous comblez de présents, vous qui régnez dans la ville d'Éleusis, à Paros et sur la pierreuse Antrone ; et vous, sa fille, belle Proserpine, soyez favorable à ma voix, daignez m'accorder une vie heureuse ! je ne vous oublierai pas et je vais dire un autre chant.

5. – À Vénus.

Je chanterai la belle Vénus à la couronne d’or.

Elle a pour empire les bords de file de Chypre, où le souffle humide du zéphyr la transporte sur une molle écume à travers les vagues mugissantes de la mer. Les Heures aux riches bandeaux la reçoivent avec allégresse et l’ornent de vêtements divins : sur son front immortel elles placent une belle couronne d’or admirablement travaillée, dans ses oreilles percées des bijoux d’orichalque, enrichis d’or pur ; elles environnent son cou délicat d’un collier d’or qui retombe sur sa blanche poitrine, admirable collier que portent les Heures elles-mêmes quand elles se rendent aux danses des dieux et dans le palais de leur père. Sa toilette achevée, elles conduisent cette déesse dans l’assemblée des immortels. Ceux-ci la saluent et lui présentent la main. Chacun d’eux désirerait conduire en sa demeure cette aimable vierge pour en faire son épouse, tant Cythérée couronnée de violettes leur semble digne d’admiration.

Salut, déesse au regard séduisant, au doux sourire : accordez-moi la victoire dans ce combat, protégez les accents de ma voix : moi, je ne vous oublierai pas et je vais chanter un autre hymne.

6. – À Bacchus.

Je chanterai Bacchus, fils illustre de Sémélé : je dirai comment au bord de la mer stérile, sur un promontoire élevé, il parut tel qu'un jeune héros à la fleur de l'âge. Ses beaux cheveux noirs flottaient sur son cou ; ses larges épaules étaient couvertes d'un manteau de pourpre. Tout à coup un navire aux larges flancs chargé de pirates tyrrhéniens s'avance à travers les flots : une destinée contraire amenait ces pirates en ces lieux. Dès qu'ils voient Bacchus, ils se font des signes entre eux et s'élancent ; le coeur transporté de joie, ils se hâtent de le conduire dans leur vaisseau ; ils croyaient qu'il était fils des rois issus de Jupiter et voulaient l'enchaîner avec des liens pesants. Mais rien ne peut le retenir ; l'osier tombe de ses pieds et de ses mains : lui, regardant les nautoniers avec un doux sourire, s'assied auprès d'eux. À cette vue, le pilote effrayé appelle ses compagnons et leur dit :

– Ah ! malheureux, quel est donc ce dieu puissant que vous prétendez enchaîner ? Votre navire solide ne peut y suffire. C'est Jupiter, Neptune ou Apollon à l'arc d'argent. Il ne ressemble pas aux faibles humains, mais aux habitants immortels de l'Olympe. Remettons-le promptement à terre, gardez-vous bien de l'outrager, de peur que dans son courroux il ne déchaîne contre nous les vents furieux et les tempêtes mugissantes.

Il dit, mais le maître du navire s'approchant du pilote lui adresse ces durs reproches :

– Insensé, vois-donc, le vent est favorable ; hâte-toi de tendre les voiles, de préparer les agrès du navire ; quant à lui, les nautoniers en prendront soin, et il nous procurera de grands

avantages. Nous le conduirons en Égypte, ou dans l'île de Chypre, ou chez les Hyperboréens, ou même plus loin encore, jusqu'à ce qu'il se soit décidé à nous faire connaître ses parents, ses amis, ses richesses : c'est un dieu qui l'a mis entre nos mains.

Il dit et dresse les mâts et tous les cordages. Le vent souffle dans les voiles et les matelots préparent les agrès du navire. Mais bientôt d'éclatants prodiges brillent â leurs yeux : un vin odorant coule au sein du navire et de délicieux parfums s'exhalent dans les airs. La surprise s'empare de tous les matelots qui considéraient ces prodiges. À l'extrémité de la voile serpente de tous cotés un pampre auquel pendent de nombreuses grappes, un lierre verdâtre chargé de fleurs s'enlace au mât et le couvre de sa délicieuse verdure, des couronnes ornent tous les bancs des rameurs. À cette vue les nautoniers ordonnent au pilote de conduire le navire à terre ; mais à la pointe du navire le dieu leur apparaît sous la forme d'un lion terrible et pousse de longs rugissements. Au milieu du navire, par un autre prodige, se montre un ours hérissé de poils ; l'ours enflammé de fureur se dresse sur ses pieds, tandis qu'à l'extrémité du pont le lion le regarde de ses yeux menaçants. Les matelots effrayés, près de la poupe, se réunissent autour du pilote, homme d'un esprit sage, et s'arrêtent dans les angoisses de la crainte. Soudain, le lion s'élançant enlève le maître du vaisseau. À cette vue les nautoniers pour éviter une terrible destinée se précipitent dans la mer et sont changés en dauphins. Mais Bacchus ayant pitié du pilote l'arrête et lui promet une vie heureuse en ces mots :

– Rassure-toi, noble pilote, cher à mon coeur, tu vois en moi le tumultueux Bacchus qu'enfanta la cadméenne Sémélé, après s'être unie d'amour à Jupiter.

Salut, fils glorieux de Sémélé ; je ne dois pas t'oublier en composant mes douces chansons.

7. – À Mars.

Mars puissant, qui sous ton poids fais plier un char, toi dont la tête est armée d’un casque d’or et le bras d’un bouclier : dieu magnanime au bras vigoureux, sauveur des cités, divinité cuirassée d’airain, rempart de l’Olympe, père de la victoire dans une guerre équitable, soutien de Thémis, terreur de tes ennemis, chef des hommes vertueux, roi de la force, qui roules dans les airs un cercle lumineux au milieu des sept planètes, où t’enlèvent sans cesse d’ardents coursiers au-dessus du troisième orbite, exauce mes voeux, ami des héros, source d’une jeunesse audacieuse. Répands sur ma vie du haut des airs, et la douce clarté et la force martiale ; que je puisse éloigner de ma tête l’amère douleur, réprimer par ma prudence l’impétuosité trompeuse de mon âme, et retenir la fougue de mon courage qui me pousse à la guerre cruelle ; accorde-moi, dieu fortuné, de vivre sous des lois pacifiques en évitant l’impétuosité des guerriers et la mort violente.

8. – À Diane.

Muse, chante Diane, la soeur du dieu qui lance au loin ses traits, vierge qui met tout son bonheur dans ses flèches, vierge issue du même sang qu'Apollon. Précipitant ses coursiers dans les ondes du Mélès bordé de roseaux, elle traverse rapidement sur son char étincelant d'or les plaines de Smyrne et de Claros, fertile en vignes, où repose Apollon en attendant sa soeur qui se plaît à lancer des flèches.

Diane et toutes les autres divinités, réjouissez-vous à ma voix ! C'est par vous que j'ai dû commencer, déesse puissante ; maintenant, après vous avoir célébrée, je chanterai un autre hymne.

9. – À Vénus.

Je chanterai Cythérée, née dans l'île de Chypre : elle comble les mortels des plus douces faveurs ; sur son doux visage elle porte toujours un aimable sourire et la fleur de la beauté.

Salut, ô déesse qui régnez sur la belle Salamine et dans toute l'île de Chypre, prêtez à ma voix votre charme infini ; jamais je ne vous oublierai et maintenant, je vais chanter un autre hymne.

10. – À Minerve.

Je commencerai par chanter la terrible Pallas Minerve, gardienne de nos cités, qui se plaît avec le dieu Mars aux fatigues de la guerre, aux ruines des villes, au tumulte des armes, aux dangers des batailles, et qui étend sa protection sur le peuple, qu'il marche au combat, ou qu'il en revienne.

Salut, déesse, accordez-nous la fortune et le bonheur.

11. – À Junon.

Je chante Junon au trône d'or, la fille de l'illustre Rhéa ; Junon, reine immortelle, douée d'une beauté ravissante, épouse et soeur du redoutable Jupiter, elle que tous les habitants fortunés de l'Olympe honorent à l'égal de Jupiter lui-même, le maître de la foudre.

12. – À Cérès.

Je commencerai par chanter Cérès à la belle chevelure, déesse vénérable, elle et sa fille Proserpine.

Salut, ô déesse, sauvez notre ville, écoutez nos chants d'une oreille propice.

13. – À la mère des dieux.

Muse à la voix mélodieuse, fille du grand Jupiter, chante la mère de tous les dieux et de tous les hommes ; elle que charme le bruit des cymbales et des tambourins, le doux frémissement des flûtes, le rugissement des loups, des lions sauvages, les montagnes retentissantes et les vallons aux épais ombrages.

Je vous salue donc dans ces chants, ô mère des dieux et de toutes les déesses ensemble.

14. – Hercule au coeur de lion.

Je célébrerai le fils de Jupiter, Hercule, le plus vaillant des mortels. Alcmène, qui s'était unie d'amour à Jupiter, lui donna le jour dans la charmante ville de Thèbes. Ce héros, d'abord par les ordres du puissant Eurysthée, parcourut les mers et la terre immense, accomplissant les plus grandes entreprises, supportant les plus pénibles travaux ; maintenant plein de joie, il habite les superbes demeures de l'Olympe couvert de neige et possède la brillante Hébé.

Salut, roi puissant, fils de Jupiter, accordez-moi le bonheur et la vertu.

15. – À Esculape.

Célébrons celui qui guérit nos maux, le fils d'Apollon, Esculape, qui mit au monde la divine Coronis, fille du roi Phlégus, pour être la joie des hommes et pour alléger leurs douleurs les plus amères.

Salut, ô roi, je vous implore dans mes chants.

16. – Aux Dioscures.

Muse mélodieuse, chante les Tyndarides, Castor et Pollux, issus de Jupiter Olympien. Ils reçurent le jour de l'auguste Léda, qui, s'étant unie d'amour au redoutable fils de Latone, les enfanta sur le sommet du Taygète.

Je vous salue, Tyndarides, habiles à dompter les coursiers.

17. – À Mercure.

Je chante Mercure Cyllénien, le meurtrier d'Argus. Il protège les troupeaux sur le mont Cyllène et dans l'Arcadie féconde en troupeaux. Bienveillant messager des immortels, il dut le jour à la fille d'Atlas, la vénérable Maïa, qui s'unit d'amour à Jupiter ; éloignée de l'assemblée des dieux, elle habitait au fond d'une grotte obscure : c'est là que, durant les ténèbres de la nuit, le fils de Saturne s'unit à elle, tandis que Junon s'abandonnait aux douceurs du sommeil ; tous deux se dérobèrent a la vue des dieux et des hommes.

Je vous salue, fils de Jupiter et de Maïa ; maintenant que j'ai célébré votre gloire, je chanterai d'autres hymnes.

Salut, bienveillant Mercure, messager céleste ; dispensateur de tous les biens.

18. – À Pan.

Muse, célèbre le fils chéri de Mercure, Pan aux pieds de chèvre, au front armé de deux cornes, aux sons retentissants, et qui, sous la fraîcheur du bocage, se mêle aux choeurs des nymphes : celles-ci, franchissant les hautes montagnes, adressent leurs prières à Pan, dieu champêtre à la chevelure superbe mais négligée. Il reçut en partage les monts couverts de neiges et les sentiers rocailleux ; il marche de tous côtés à travers les épaisses broussailles ; tantôt il gravit les roches escarpées, et de leurs cimes élancées il se plaît à contempler les troupeaux. Souvent il s'élance sur les montagnes couronnées de blanches vapeurs ; souvent, dans les vallons, il poursuit et immole les bêtes sauvages qui ne peuvent se dérober à ses regards perçants ; d'autres fois, lorsque la nuit approche, seul, revenant de la chasse, il soupire sur ses chalumeaux un air mélodieux. L'oiseau qui sous la feuillée du printemps fleuri, répète d'une voix plaintive sa douce chanson ne l'emporte point sur cette divinité.

Alors se réunissent avec lui à pas pressés, auprès d'une fontaine profonde, les nymphes des montagnes, à la voix éclatante. Écho fait résonner le sommet des monts ; le dieu se mêle au hasard au choeur des danses, et sans les rompre les pénètre d'un pas léger ; ses épaules sont couvertes d'une peau de lynx, son âme est réjouie par les accents mélodieux. Elles dansent ainsi dans une molle prairie où l'herbe touffue est embaumée du safran et de l'odorante hyacinthe. Dans leurs hymnes les nymphes célébrant et les dieux fortunés et le vaste Olympe, mais elles chantent surtout le bienveillant Mercure, rapide messager des dieux.

C’est lui qui vint dans l’Arcadie, source d’abondantes fontaines et féconde en troupeaux : là s’élève le champ sacré de Cyllène ; en ces lieux, lui, dieu puissant, garda les blanches brebis d’un simple mortel, car il avait conçu le plus vif désir de s’unir à une belle nymphe, fille de Dryops. Leur doux hymen enfin s’accomplit : cette jeune nymphe donna le jour au fils de Mercure, enfant étrange à voir, enfant aux pieds de chèvre, au front armé de deux cornes, aux sons retentissants, au sourire aimable. À cette vue la nourrice abandonne l’enfant et prend aussitôt la fuite ; ce regard horrible et cette barbe épaisse l’épouvantèrent : mais le bienveillant Mercure le recevant aussitôt le prend dans ses mains, et son âme en ressentit une grande joie. Il arrive ainsi au séjour des immortels en cachant soigneusement son fils dans la peau velue d’un lièvre de montagne : se plaçant devant Jupiter et les autres divinités il leur montre le jeune enfant. Tous les immortels se réjouissent à cette vue, surtout Bacchus. Ils le nommèrent Pan, car pour tous il fut un sujet de joie.

Salut, ô roi, je vous implore en ces vers ; je me souviendrai toujours de vous, et je vais dire un autre chant.

19. – À Vulcain.

Muse mélodieuse, chante l'ingénieux Vulcain. De concert avec Minerve, il enseigna sur la terre les plus beaux ouvrages aux mortels ; auparavant ils habitaient les antres des montagnes, comme les bêtes sauvages, mais maintenant, instruits dans les arts par l'industrieux Vulcain, ils voient les années s'écouler dans une vie heureuse, ils vivent tranquilles dans la maison.

Soyez-nous favorable, ô Vulcain, accordez-moi le bonheur et la vertu.

20. – À Apollon.

Ô Phébus, le cygne vous célèbre dans ses chants mélodieux, lorsque agitant ses ailes, il s'élance sur le rivage prés du Pénée, fleuve rapide ; c'est vous que le poète sur sa lyre sonore chante toujours le premier et le dernier.

Salut, ô grand roi, puissé-je vous fléchir par mes chants.

21. – À Neptune.

Chantons d'abord Neptune, dieu puissant, roi des mers, qui fait trembler la terre et la mer inféconde, qui règne sur l'Hélicon et sur l'immense ville d'Aigues. Neptune, vous avez reçu des immortels le double honneur de dompter les coursiers et de sauver les navires.

Salut, Neptune, à la chevelure azurée, dieu fortuné, que votre coeur bienveillant protège les navigateurs.

22. – À Jupiter.

Je chanterai Jupiter le plus grand et le plus illustre des dieux, Jupiter dont la foudre retentit au loin, dieu puissant par qui tout s'accomplit, et qui donne à Thémis, assise près de lui, des conseils pleins de sagesse.

Soyez-nous propice, très grand et très illustre fils de Saturne.

23. – À Vesta.

Ô Vesta, qui dans la divine Pythie veillez sur le temple sacré d'Apollon, vous dont la chevelure exhale toujours les doux parfums, vous qui êtes douée d'une âme bienveillante, venez dans cette maison avec le grand Jupiter et soyez propice à nos chants.

24. – Aux Muses et à Apollon.

Je chanterai d'abord les Muses, Apollon et Jupiter. Des Muses et d'Apollon sont nés sur la terre les chanteurs et les joueurs d'instruments, de Jupiter sont nés les rois. Heureux celui qui est chéri des Muses, une douce voix coule de ses lèvres.

Salut, enfants de Jupiter, prêtez quelques charmes à mes accents : je ne vous oublierai pas et je vais dire un autre chant.

25. – À Bacchus.

Je célébrerai d'abord le bruyant Bacchus, à la chevelure enlacée de lierre, fils illustre de Jupiter et de Sémélé. Les nymphes l'ayant reçu de son père l'élevèrent et le placèrent sur leur sein et le nourrirent avec soin dans les vallons de Nisa. Par la volonté de Jupiter, il grandit au fond d'une grotte parfumée, pour prendre place au rang des immortels. Quand les nymphes élevaient cet enfant illustre, couronné de lierre et de laurier, il parcourait les bois sauvages : les nymphes le suivaient ; il marchait devant elles ; les immensités de la forêt résonnaient d'un grand bruit.

Salut, ô Bacchus ! qui féconda nos vignes ; faites que toujours dans la joie nous parvenions à la fin de la saison, et qu'après cette saison nous arrivions encore à de nombreuses années.

26. – Au même. – (Fragments)

On raconte que Sémélé s'étant unie d'amour à Jupiter, roi de la foudre, elle vous mit au monde, les uns disent à Dracane, les autres dans la vaste Icare, les autres à Naxos. O Bacchus ! enfant divin, d'autres disent que vous êtes né prés de l'Alphée, aux gouffres profonds ; d'autres enfin, disent que ce fut à Thèbes. Ils sont tous dans l'erreur. Ce fut le père des dieux et des hommes qui vous engendra loin de tous les mortels, en se dérobant à la belle Junon. Il est une haute montagne nommée Nisa ; elle est couronnée de vertes forêts, et loin de la Phénicie elle s'élève prés des bords du fleuve Égyptus…

De nombreuses statues s'élèveront dans vos temples. Tous les trois ans, pour célébrer vos fêtes, les hommes sacrifieront en votre honneur d'illustres hécatombes…

À ces mots, le fils de Saturne abaisse ses noirs sourcils, la chevelure du roi des dieux s'agite sur sa tête immortelle ; le vaste Olympe en est ébranlé.

… Jupiter parlant ainsi lui fit de la tête un signe d'approbation.

… Soyez-nous favorable, ô Bacchus ! qui aimez les femmes ; c'est toujours par vous que nous commencerons et terminerons nos chants ; il n'est pas possible de vous oublier et de se souvenir d'un autre hymne.

Salut, ô Bacchus ! Salut, ô Sémélé sa mère vous qui portez aussi le nom de Thyone.

27. – À Diane.

Je célèbre Diane aux flèches d’or. Soeur d’Apollon au glaive étincelant, elle se plaît au tumulte de la chasse, et pleine de joie elle perce les cerfs de ses traits. Sur les montagnes, sur les sommets battus des vents, jouissant de tout le bonheur de la chasse, elle tend son arc brillant et lance au loin des flèches dont les coups sont mortels. Les montagnes élevées sont ébranlées jusque dans leurs cimes, et les halliers de la forêt tremblent avec horreur à la voix des bêtes féroces ; la terre et la mer poissonneuse en frémissent ; la déesse, remplit d’un noble courage, vole de toutes parts et renverse la foule des monstres farouches. Cependant, meurtrière des animaux féroces, Diane livre son coeur à la joie ; elle détend son arc flexible et se rend dans la vaste demeure de son frère, le brillant Apollon, au sein des fertiles campagnes des Delphiens, en conduisant le choeur des Muses et des Grâces. Là, elle suspend son arc et ses flèches, revêt une brillante parure et marche radieuse en guidant les danses des Nymphes. Celles-ci d’une voix divine célèbrent la belle Latone et disent comment, par la volonté des dieux, elle donna le jour à des enfants fameux entre tous par leurs illustres travaux.

Salut, enfants de Jupiter et de la blonde Latone, je ne vous oublierai jamais, et je vais dire un autre chant.

28. – À Minerve.

Je chanterai d'abord Pallas Minerve, déesse illustre, féconde en sages conseils, portant un coeur inflexible, vierge vénérable, gardienne des cités, divinité forte, que le prudent Jupiter fit sortir de sa tête vénérable, toute vêtue d'armes de guerre, étincelante d'or.

En présence du dieu de l'égide, Minerve s'élança de la tête divine en brandissant une lance aiguë ; le vaste Olympe fut ébranlé par la puissance de Minerve, la terre en poussa de grands cris, la mer se troubla, ses vagues profondes furent soulevées, l'onde amère resta suspendue. Le fils brillant d'Hypérion arrêta pendant longtemps ses coursiers fougueux, jusqu'à ce que Pallas eût rejeté de ses épaules les armes divines. Jupiter plein de prudence en fut réjoui.

Salut, fille puissante du dieu de l'égide, je ne vous oublierai jamais, et je vais dire un autre chant.

29. – À Vesta et à Mercure.

Ô Vesta ! vous habitez la première place dans les palais élevés des dieux immortels et des hommes qui vivent sur la terre ; vous avez les plus illustres honneurs ; vous obtenez les plus belles et les plus riches offrandes : jamais sans vous il ne fut d'agréables festins pour les mortels ; nul ne commence ou ne finit son repas sans avoir fait d'abord des libations d'un vin généreux à la déesse Vesta.

Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, messager des dieux, porteur d'un sceptre d'or, dispensateur de tous les biens, soyez-nous propice et venez aussi avec l'auguste et bien aimée Vesta. Tous les deux instruits des bonnes actions des mortels, accordez-leur l'esprit et la jeunesse, divinités qui habitez d'illustres maisons.

Salut, fille de Saturne ; salut, Mercure porteur d'un sceptre d'or ; je ne vous oublierai jamais, et je vais dire un autre chant.

30. – À la mère de tous.

Je célébrerai la Terre solide, mère antique de toutes choses, nourrice de tous les êtres épars sur le monde. Ils vivent tous de vos largesses, qu'ils rampent sur le sol, qu'ils habitent la mer, ou qu'ils volent dans les airs. C'est par vous, déesse vénérable, que les hommes ont une nombreuse famille et qu'ils jouissent des fruits abondants, car c'est vous qui donnez et soutenez la vie des faibles mortels. Ceux que vous honorez sont heureux : toutes choses leur sont accordées avec largesse. Leurs champs sont couverts de moissons, leurs troupeaux se multiplient dans les pâturages ; leurs maisons regorgent de biens ; leurs villes fécondes en belles femmes obéissent à de sages lois ; partout la richesse et la félicité les accompagnent. O déesse auguste ! divinité bienfaisante, la jeunesse et les plaisirs animent les enfants de ceux que vous protégez. Leurs jeunes filles joyeuses forment des choeurs, et, couronnées de roses, conduisent leurs danses dans les prairies couvertes de fleurs.

Salut, ô mère des dieux ! épouse du ciel étoilé, daignez, dans votre bienveillance pour mes chants, m'accorder une vie heureuse ; je ne vous oublierai jamais, et je vais dire un autre chant.

31. – Au Soleil.

Muse Calliope, fille de Jupiter, chante d'abord le Soleil rayonnant, lui que la belle Euriphàësse conçut du fils de la terre et du ciel étoilé. Hypérion épousa la célèbre Euriphàësse, sa soeur, qui mit au monde les enfants les plus beaux : l'Aurore aux doigts de rose, la Lune à la belle chevelure et le Soleil infatigable, semblable aux immortels, et qui, traîné dans un char rapide, éclaire à la fois et les dieux et les hommes ; à travers son casque d'or, ses yeux jettent des regards formidables ; des rayons étincelants s'élancent de son sein ; son casque brillant darde une splendeur éclatante et jette au loin la lumière de son visage radieux ; autour de son corps brille une draperie légère que le souffle du vent soulève et fait voler ; sous sa main des coursiers vigoureux…

C'est là, qu'après avoir parcouru les cieux et s'être précipité dans l'Océan, il arrête ses chevaux et son char à l'essieu étincelant d'or.

Salut, ô grand roi ! veuillez, dans votre bienveillance pour moi, m'accorder une vie heureuse ; j'ai commencé par vous, maintenant je chanterai cette race d'hommes demi-dieux, dont les immortels révélèrent à la terre les actions glorieuses.

32. – À la Lune.

Muses mélodieuses, filles de Jupiter, habiles dans l’art des chants, célébrez la Lune aux ailes rapides ; la lumière qui éclate autour de sa tête immortelle vient inonder la terre ; un doux éclat l’embellit et la clarté de sa couronne d’or dissipe les ténèbres de l’air. Vos rayons brillent, lorsque ayant baigné votre beau corps vous sortez de l’Océan, et que, vous étant enveloppée dans vos vêtements lumineux, vous courbez sous le joug vos chevaux étincelants, à la tête orgueilleuse, lorsque vous leur faites déployer leur flottante crinière et prendre vivement leur course. Au milieu du mois, le soir, quand votre orbe immense est rempli, les cieux nous versent de vives clartés ; un signe mémorable apparaît aux humains. Jadis la Lune s’unit d’amour à Jupiter : de cette union naquit Pandée, belle entre tous les immortels.

Salut, déesse puissante aux bras d’albâtre, Lune divine et bienveillante, ornée d’une belle chevelure : j’ai d’abord chanté vos louanges, maintenant je vous dirai la gloire de ces hommes demi-dieux, dont les favoris des Muses célèbrent les actions d’une voix mélodieuse.

33. – Aux Dioscures.

Muses aux yeux noirs, célébrez les Dioscures, descendants de Tyndare, beaux enfants de la brillante Léda, Castor écuyer habile et le noble Pollux. Sur les cimes du Taygète, haute montagne, Léda s'étant unie d'amour au formidable Jupiter donna le jour à des fils destinés à être les sauveurs des faibles humains et à protéger tes navires, lorsque les tempêtes furieuses se précipitent sur la mer implacable. Les nautoniers implorent les fils du grand Jupiter et leur immolent des agneaux sur la poupe ; les vents furieux et les vagues amoncelées de la mer menacent d'engloutir le navire : alors, portés sur leurs ailes rapides, les Dioscures apparaissent dans les airs, apaisant les vents déchaînés et les tempêtes, ils calment les flots de la mer devant les nautoniers et font briller pour eux des signes favorables. La joie descend dans le cœur des matelots ; ils cessent leurs travaux pénibles.

Je vous salue, ô Tyndarides ! conducteurs de rapides coursiers, je ne vous oublierai jamais, et je vais dire un autre chant.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2004

—

– Source :

http://users.skynet.be/remacle/index.html

http://remacle.org/

http://www.mythorama.com

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur

intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.